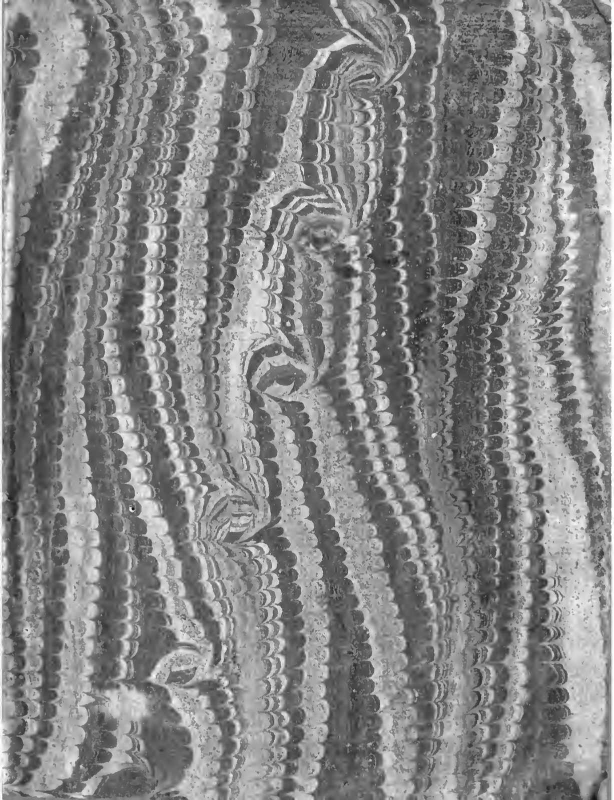
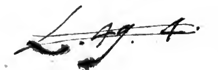



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIV
F
39







MEMOIRES

POUR SERVIR AUX

ESSAIS

DE

MICHEL Seigneur de MONTAGNE.

CONTENANT

I. Le Vie de Montagne avec des notes Hiſtoriques par Mr. le Preſident Bouhier.

II. Le Paralelle et la Comparaiſon d'Epiƈtete et de Montagne, par le Celebre Mr. Paſqual.

III. Le Traité de la Servitude volontaire, ou le contre—un par Etienne dela Boitiee ami de Montagne, avec des Notes Hiſtoriques par Mr. Coſte.

L'on y— a joint un Sonnet a la, Louange de Montagne, par Expilly et une notte ſur Arius et ſon Pape, Expreſſion de Montagne dont on avoit cherchée inutillement l'Explication dans les trois Edition publiées par Mr. Coſte, et qui lui a eté communique par le ſcavant Mr. Barbeyrac Profeſſeur a Groningue.

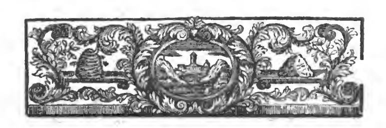
SECONDE EDITION.





A LONDRES:

Chez GUILLAUME DARRES, et CLAUDE DU BOSC, au Coin du Marché aux foin aux trois Fleurs de Lys, d'or; et JEAN BRINDLEY Libraire de ſon Alteſſe Royal Monſeigneur le Prince de Galle dans New Bond Street. M.DCC.XLI.



A MONSIEUR

MONSIEUR LE PRESIDENT

BOUHIER

DE

L'Academie Françoise.

Sapienti sat——est.



AVIS

Sur les Additions, dont on a pris soin d'enrichir l'Edition in quarto des *Essais de Montagne*, publiée à Paris en 1725.

DE quatre Editions des *Essais de Montagne* que M. Coste a données, celle qui parut à Paris en 1725. in quarto, l'emporte sans contredit sur les autres par la Beauté de l'Impression, & par l'Exactitude de la Correction. Mais la derniére qui a été mise au jour en 1739. contenant quelques Piéces qui n'avoient point été publiées dans les précedentes, on les publie ici pour être ajoûtées en forme de SUPLÉMENT à cette Edition de Paris in quarto, de l'an 1725. avec une Piece de M. Pascal, intitulée, *Le Caractere & la Comparaison d'Epictete & de Montagne.*

I.

La premiére Piéce dont j'enrichis ce Suplément, a été inserée dans la quatriéme Edition sous ce titre,

*A 2

Memoires ſur la Vie & les Ouvrages de Michel de Montagne. C'eſt M. le Preſident Bouhier qui en eſt l'auteur. Outre bien des particularitez remarquables qu'on y trouve concernant les Ancétres de Montagne, M. Bouhier y fait le portrait de Montagne, de ſes inclinations, de ſon génie, des agrémens de ſon Eſprit, de la bonté de ſon Cœur, des principes de ſa Morale; & l'on peut dire en général que ce Jugement, plein de Candeur, ſera toûjours honneur à la pénétration de cet illuſtre Préſident, & qu'il fixera le vrai Caractere de Montagne dans l'eſprit de tous ceux qui ſans partialité l'examineront avec toute l'attention requiſe pour en penetrer les fondemens. Ce ſera deſormais un accompagnement eſſentiel aux Eſſais de Montagne, & dont on ne manquera pas d'orner toutes les Editions qui ſe feront à l'avenir de cet Ouvrage.

II.

La ſeconde Piéce eſt intitulée, *Caractére & Comparaiſon d'Epictete & de Montagne*, par le celebre M. Pascal. Ce nom ſuffit dans l'eſprit de bien des gens pour en faire un Eloge complet. S'il eſt certain, * comme nous l'aſſure M. le Preſident Bouhier, que Montagne a fait profeſſion de ſuivre la Morale des Stoïciens, il eſt heuruex que Paſcal ſe ſoit aviſé de joindre le Caractere d'Epictete avec celui de Montagne. Cette Piéce, qui n'a jamais paru

* *Pag.* 16. de ce Suplément.

dans aucune Edition des Essais, est d'ailleurs fort courte, ce qui en reléve la beauté. Car on ne peut assés admirer que Pascal ait pû rassembler tant d'idées en si peu de mots, & si distinctement qu'on y voit comme en deux Tableaux de mignature, sans la moindre confusion, tous les traits qui caracterisent la doctrine d'Epictete & celle de Montagne. Quant à la Conclusion, où Pascal censure leurs Principes, j'ai vu quelques sçavants Anglois d'un esprit très-juste & très-delicat, qui d'abord frappez de la pénétration, de la netteté, & de l'exactitude qui paroissent dans les Caracteres que Pascal a fait d'Epictete & de Montagne, n'ont pas jugé si avantageusement de la Maniére dont il critique leur doctrine. Il bâtit cette critique, dit d'abord un de ces Messieurs, sur des principes trop subtils, peu conformes à la Doctrine de l'Evangile, destinée à l'instruction du simple peuple: Principes purement Metaphysiques, qui mettent la Religion fort au dessus de la portée du Peuple, & la rendent par conséquent inutile à la société. Beau moyen de recrimination, de la part d'une société fort respectée, contre Pascal & les Jansénistes! Vous avez raison, reprit un autre, & je m'étonne que ce moyen-là n'ait pas été employé plus vivement par cette société, à laquelle ils font la guerre, & qui la leur fait depuis si long-temps.----En voilà assés, & peut-étre trop sur des matiéres qui passent ma compréhension, & qui feroient fort déplacées dans un simple Avis de Libraire, supposé même que je fusse capable de repeter

les raiſonnemens de ce ſavant Anglois, qui s'étant emparé inſenſiblement de la Converſation, parla près de trois quarts d'heure ſur ce ſujet.

III.

La troiſiéme Piece qui fait partie de ce Suplément, c'eſt le fameux Ouvrage de la Boëtie, intitulé, *la Servitude Volontaire*, ou *Le Contr' un.* Quoique cet Ouvrage n'eut jamais été joint aux Eſſais de Montagne, l'on peut dire que c'eſt une parure qui leur eſt, en quelque ſorte, eſſentielle. Montagne lui avoit deſtiné une place dans cet excellent Chapitre *de l'Amitié*, où il fait l'Eloge de *la Boëtie*, & de ce petit Diſcours qui donna occaſion à leur premiere entrevuë, & par cela même à cette tendre & fidelle amitié qui ſe forma entr'eux, & dont Montagne conſerva un ſentiment auſſi vif après la Mort de cet illuſtre Ami que durant ſa vie. Il eſt vrai qu'en finiſſant ce chapitre, il s'excuſe tout d'un coup d'y joindre l'ouvrage de *la Boëtie*, comme il l'avoit reſolu: Mais ce ne fut que ſur des Conſiderations politiques; & de peur que durant les troubles qui agitoient alors la France, on n'abusât des principes de cet Ouvrage contre l'intention de l'Auteur. Pluſieurs années * auparavant, Montagne mettant au jour quelques Piéces Poſthumes de *la Boëtie*, avoit reſiſté à la tentation d'inſerer

* Huit ou neuf ans avant la premiére Edition des Eſſais qui parut à Bourdeaux en 1580.

dans ce Recueil *la Servitude Volontaire*, par la raison, dit-il lui-même, *qu'il lui trouvoit la façon trop délicate & mignarde pour l'abandonner au grossier & pesant air d'une si mal plaisante saison:* ce qui veut dire, en termes plus simples, qu'il craignoit que la Cour de France ne vit de mauvais Oeil un Ouvrage où l'on censure si vivement la conduite des méchans Princes, la Dureté, & les Extorsions de leurs Ministres, &c. Montagne étoit si bien instruit des dispositions où se trouvoit alors la Cour & le Peuple de France, qu'on peut sur cet article s'en rapporter seurement à lui, sans aller consulter l'histoire de ce temps-là. Mais il est aisé de voir par tout ce qu'il nous dit du Discours de son Ami, & par les raisons qui l'avoient empêché deux fois de le publier, qu'à présent c'est en quelque maniére executer sa volonté que de le joindre à ses Essais, à present, dis-je, que la France jouït d'une profonde paix sous un jeune Monarque qui s'étant chargé lui-même de la Conduite de son Royaume, *veut se donner tout entier à l'amour qu'il doit à ses peuples, dans le dessein de rendre son Gouvernement glorieux en le rendant utile à son Etat, & à ses Peuples, dont le Bonheur*, dit-il *, *sera toûjours le prémier objet de ses soins.* Des Princes de ce Caractere ne peuvent non plus être choquez de la liberté que la Boëtie a pris de décrier la molesse, l'injustice, &

* *Ceci est copié mot pour mot d'un Ecrit intitulé, Exposition* de ce que le Roy a declaré de ses intentions dans son Conseil d'Etat : tenu le 16 *Juin* 1726. *Voyez* la suite des Nouvelles d'Amsterdam, *du* 25 *Juin* 1726.

la dureté des mechans Rois, qu' *Alexandre le Grand* l'auroit été d'entendre tourner en ridicule un faux brave.

M. Coste ayant inseré ce discours *de la Boëtie* dans la troisiéme Edition des Essais de Montagne faite à la Haye, & dans la quatriéme en 1739. un habile homme en publia en 1735. une belle Traduction en Anglois, augmentée d'une Note très curieuse sur un endroit assés obscur que M. Coste n'avoit pû éclaircir, comme il l'avouë ingenument à la page 81. de ce Suplément, où vous la trouverez fidellement traduite par *M. Coste* luimême.

IV.

Un quatriéme Article qui trouve naturellement sa place dans ce Suplément, c'est

LA DEFENSE DE MONTAGNE CONTRE BALZAC ET MESSIEURS DE PORT-ROYAL.

M. Le Président Bouhier a loué M. Coste * d'avoir rassemblé à la tête de l'Edition des Essais publiée à Paris en 1725. les differens Jugemens qu'on a faits de l'Auteur & de son Livre: mais cet honneur est entiérement dû

* *Pag. 15.*

aux

aux libraires de Paris, qui ſans conſulter M. Coſte, ont fait ou fait faire ce recueil de Jugemens & de Critiques ſur les Eſſais de Montagne. Cette Liſte ayant paru depuis dans l'Edition de la Haye, M. Coſte en prit occaſion de relever ce qu'on y débite, de la part *de Balzac, & de Meſſieurs du Port-Royal,* contre la Perſonne de Montagne. On peut voir en général, dit-il d'abord, par la *longue liſte des Jugemens & des Critiques ſur les Eſſais de Montagne, que cet Ecrivain a eu des Approbateurs & des Cenſeurs très-célébres, que ſouvent les uns l'ont loué des mêmes choſes, dont il a été cenſuré vivement par d'autres.* Mais ſans entrer dans une diſcuſſion plus exacte de ces jugemens, que chacun peut faire ſelon ſa Capacité, *je ne ſçaurois,* ajoûte-t-il, *m'empecher de prendre Connoiſſance du procedé de quelques-uns de ſes plus graves Cenſeurs, qui non contens de critiquer ſon livre, ont pris à tâche de décrier ſa Perſonne, à l'occaſion de ce qu'il n'a pas dit, mais qu'il auroit dû dire, s'il faut les en croire.* Balzac, le diſcret Balzac, qui s'eſt plaint ſi éloquemment de ſes Cenſeurs, a donné le prémier dans cette fauſſe & maligne critique: & des Dévots * d'un caractére diſtingué n'ont pu s'abſtenir d'encherir ſur lui en le copiant. Vous ſouvient-il, dit d'abord Balzac en parlant des Eſſais de Montagne, du manquement qu'y trouva ce galant homme qui étoit de notre converſation, & qui

* Meſſieurs du Port-Royal.

eût bien voulu que Montagne étant lui-même son Historien, n'eut pas oublié qu'il avoit été Conseiller au Parlement de Bourdeaux. Il nous disoit ce galant homme (introduit historiquement, ou par figure de Rhetorique) qu'il soupçonnoit quelque dessein en cette omission; & que Montagne avoit peut-être apprehendé que cet article de Robe longue ne fit tort à l'épée de ses Prédecesseurs, & à la noblesse de sa Maison. Nous ne fumes pas de ce sentiment, ni vous ni moi, &c. Mais si ce Soupçon lui paroit mal fondé, pourquoi s'avise-t-il de l'inserer dans une Dissertation qu'il destine au Public? La Verité est que Balzac n'étoit pas fâché de donner quelque credit au Soupçon de ce galant homme: car il ajoûte immédiatement aprés, *soit dessein, soit oubli, qui nous prive de cette partie de sa vie, j'ai toûjours bien de la peine à m'en consoler.—J'eusse bien mieux aimé qu'il nous eût conté des nouvelles de son Clerc, qui ne s'appelloit point en ce tems-là Secretaire, que de son Page.*

Cette censure, toute frivole qu'elle est, a été relevée depuis comme une preuve solide de la vanité de Montagne. Un * Auteur célébre, nous dit-on dans l'*Art de penser*, remarque agréablement que Montagne ayant eû soin fort inutilement de nous avertir en deux endroits de son Livre, qu'il avoit un Page,—il n'avoit

* Balzac, qu'on nomme expressément à la Marge de l'*Art de penser.*

pas eû le même soin de nous dire qu'il avoit eu aussi un Clerc, ayant été Conseiller au Parlement de Bourdeaux: cette Charge, quoi que très-honorable en soi ne satisfaisant pas assez la vanité qu'il avoit de faire paroître partout une humeur de Gentil-homme & de Cavalier, & un éloignement de la Robe & des Procés: il y a néanmoins de l'apparence qu'il ne nous eût pas celé cette circonstance de sa vie, s'il eût pû trouver quelque Maréchal de France qui eût été Conseiller de Bourdeaux.

Voilà de pieux solitaires qui ne font pas conscience d'accuser Montagne de Vanité sur une omission qui n'a pû fournir à Balzac qu'un leger pretexte de l'en soupçonner: prétexte pourtant assez mal-fondé, de son propre aveu, puisqu'il reconnoit que cette omission pourroit bien n'avoir pas été faite à dessein. Mais est-elle du moins bien certaine, cette omission? A voir l'air décisif dont Balzac & ses Copistes nous en assûrent, il ne semble pas qu'il soit possible d'en douter: cependant il est si peu vrai, que Montagne ait évité ou négligé d'apprendre au Public qu'il a été Conseiller au Parlement de Bourdeaux, qu'il l'en avoit informé fort naturellement, neuf ans avant la prémiére publication de ses Essais, dans un Livre composé de quelques Ouvrages Posthumes de son Ami La Boëtie, où il se donne sans façon le titre de Conseiller au Parlement de Bourdeaux, comme on peut voir au devant de la Lettre où

il rend compte à ſon Pere de la mort de cet illuſtre Ami. Scevole de S^{te}. Marthe bien éloigné de ſoupçonner que Montagne eût deſſein de cacher au Public cette circonſtance de ſa vie, nous dit fort naïvement dans un Eloge de Montagne que vous trouverez à la tête des Jugemens ſur les Eſſais, que Montagne ne ſe démit de la Charge de Conſeiller qu'aprés la mort de ſon Frere ainé: *Equite patre natus avitam rei bellicæ gloriam initio neglexerat,----ſed fratre natu majore poſt aliquot annos vitâ functo, Magiſtratu ſe ſponte abdicavit.*

Je m'imagine que, ſi l'on eût publié, du vivant de Montagne, des cenſures pareilles à celles que Balzac, & ſes Copiſtes ont hazardées ſi legerement contre lui, il ſe feroit contenté de dire: „ Tandis que je m'amuſe à me „ peindre moi-même, certains Critiques s'égayent à me „ donner des qualitez que je n'eûs jamais, & à me dé- „ pouiller de quelques-unes que je croi poſſeder ve- „ ritablement. Ils baptiſent ma ſimplicité du nom „ de fineſſe & de diſſimulation: Ils prêtent à mes plus „ innocentes actions des motifs ridicules, ou criminels: „ Ils me noirciſſent & me barbouillent ſi bien, que „ je deviens meconnoiſable à moi-même. Et qui ſont „ ces Critiques? Des Dévots, des Beaux-Eſprits, des „ gens munis & parez de cette Science tant vantée, „ qui, dit-on, humaniſe les hommes, *Emollit mores,* „ *nec ſinit eſſe feros.* Si des gens de cet ordre ſont ſi „ hargneux, que faudra-t-il attendre de ceux que la

„ Science n'a point adoucis? *Quid facient fures, Domini cùm talia patrant?* Je n'en ſçai rien: mais „ j'irai toûjours mon train ſans me mettre en peine „ de ce que pourront dire ces derniers, comme je ſuis „ fort peu touché de ce que les prémiers ont débité ſi „ hardiment contre moi. Se regler, ſe perfectionner ſoi-„ même eſt un bel emploi: C'eſt proprement nôtre affaire „ dans ce monde: toute autre occupation nous eſt étran-„ gere. Mais voulez-vous m'en croire? En vous appli-„ quant à bien faire, ne vous embarraſſez point du juge-„ ment d'autrui, comptant toûjours, que jamais vous ne „ ſerez ſage aux yeux de la plûpart des hommes, parce „ qu'ils ne veulent pas que vous le ſoyez.

Mais ſans tant de paroles & de détours, Mr. le Préſident Bouhier a diſſipé d'une maniere plus directe & plus expreſſe le reproche qu'on fait à Montagne d'avoir affecté de ne point parler dans ſon Livre de la Charge de Conſeiller, comme s'il eût voulu cacher à la poſtérité qu'il eût été de Robe. Il a demontré clairement la nullité de cette imputation * par quelque peu de paroles tirées des Eſſais même de Montagne; paroles que Mr. Coſte n'avoit point vuës quoi qu'il eût feuilleté cet Ouvrage bien des fois; ce que je publie librement ici, ſans craindre de lui deplaire, parce que je le connois aſſez pour pouvoir aſſurer qu'il ſonge moins à inſtruire, qu'à être inſtruit par un ſincere & judicieux Critique,

* Pag. 4. de ce *Suplement.*

lors même qu'il communique ses Pensées au Public.

V.

Pour cinquiéme & dernier article de ce Suplément, je mets ici un Sonnet à la loüange de Montagne, & tout ce qu'a dit Mr. Coste sur l'Auteur de ce Sonnet dans son Avis sur la quatriéme Edition des Essais. Quoique *ce ne soit point*, dit-il, *par le nombre des Censeurs, ou des Admirateurs de Montagne que les gens sages jugeront du merite de son Livre, je ne puis m'empécher de mettre ici un Sonnet à sa loüange.*

A MONSIEUR MONTAGNE.

Que tu es admirable en ce masle langage,
Mais plus en ces raisons qui dorent tes Ecrits,
Capable d'enhardir les plus laches Esprits,
A défier du tems l'Inconstance & l'Orage.
Montagne, qui nous peins ta Vie & ton Courage,
En quelle antique Escole as-tu si bien apris,
De l'effroiable mort le glorieux mépris,
Que tu soûtiens sans peur l'horreur de son Visage?
Magnanime Stoïque, en ces braves Essais,
Tes fidelles Témoins, tu montres que tu sçais
Fouler dessous les pieds le soin qui nous devore.
Les Siecles à venir chanteront à bon droit,
Montagne par lui-même enseigna comme on doit,
Et bien dire, & bien vivre, & bien mourir encore.

EXPILLY.

L'Auteur de ces vers est sans doute le même que Claude Expilly dont on trouve un Eloge Historique très-interessant dans le Dictionaire de Moreri. Il étoit, nous dit-on, Orateur, Jurisconsulte, Historien, & Poëte, mais beaucoup plus recommandable par la noblesse de ses sentimens, par sa générosité, que par son savoir, & ses beaux talens, qui l'éleverent aux prémieres dignités de la Robe dans le Parlement de Grenoble, dont il mourut Prémier President en 1636. Il est glorieux pour Montagne d'avoir un tel Panegyriste: & si je ne me trompe, Montagne lui-même auroit été touché de ses Loüanges, tout convaincu qu'il étoit de la vanité de la plûpart de celles que les hommes se donnent les uns aux autres.

VI.

Pour rendre ce Suplément complet, il auroit fallu le grossir de toutes les nouvelles Notes que Mr. Coste a inserées dans la quatriéme Edition de 1739. Mais aiant consideré le grand nombre de ces remarques, dont les unes sont moins importantes que les autres, & qui ne pouvoient être designées par des renvois dans le Texte de cette Edition de 1725. j'ai conclu que peu de gens s'aviseroient de les consulter. C'est pourquoi je me suis contenté d'en publier deux sur *Arius & Leon, son Pape*. Cette expression de Montagne dont on avoit cherché inutilement l'explication dans les trois prémieres Editions publiées par Mr. Coste, lui a été communiquée, enfin, dans la quatriéme

Edition, par un ſçavant Profeſſeur en Droit à Groningue, Mr. *Barbeyrac*, fameux par tant de ſçavants Ouvrages dont il ne ceſſe d'enrichir la Republique des Lettres. Comme la note de ce ſçavant homme contient en peu de mots tout ce qu'il y a de plus curieux à dire ſur ce Pape & ce qui peut avoir obligé Montagne de l'aſſocier avec Arius, je ne pouvois me diſpenſer d'en orner ce Suplément qui ſera, j'eſpere, au gré des Sçavans d'Angleterre où l'on a toûjours fait un cas trés-particulier des Eſſais de Montagne, qui y paſſent encore pour un des meilleurs Ouvrages que la France ait produit.

NOTES SUR ARIUS, ET LEON SON PAPE,

Dont il eſt parlé dans Montagne, Tom. I. p. 220. l. 6.

D'où que Montagne ait tiré ce *Leon Pape*, il a eû ſes garants ; & il ne s'eſt pas mis en peine d'examiner le poids de leur autorité. *Chriſt. Sandius*, qui plein d'un zele de Secte, a cherché partout dequoi groſſir le nombre des Ariens, n'avoit garde d'oublier cet exemple : mais dans le fond c'eſt de divers Auteurs Catholiques-Romains qu'il a pris tout ce qu'il en dit dans *Nucleus Hiſt. Eccleſ.* Lib. II. p. 110. & ſeqq. Edit. Coſmopol. 1668. Voici le fait. *Vincent de Beauvais*, *Jacques de Voragine*, Auteurs du XIII. Siecle, & d'autres ont parlé d'un *Leon Pape*, Arien, qu'ils diſent avoir convoqué un Concile, & rapportent le combat

d'injures que Leon eut à cette occasion avec *Hilaire* Evêque de Poitiers: entr'autres choses, que le Pape ayant dit à Hilaire, *Si tu Hilarius de Galliâ, ego Leo, Romanæ sedis Apostolicus judex*; & qu'Hilaire lui répondit, *Quod si Leo, sed non de Tribu Juda, etsi dijudicans resides, sed non in sede Majestatis*, &c. *Jaques de Voragine*, & un *Compilateur Chronologique* anonyme que l'on cite, font mourir ce Pape, précisément de la même maniere qu'on a débité, qu'étoit mort *Arius*. Les Centuriateurs de Magdebourg, *Cent.* IV. cap. 10. ont copié tout cela; *Baronius* ad ann. 362. §. 245. le rejette en un mot, comme une pure fable. Le Cardinal *Jean de Turrecremata* y a pourtant ajoûté foi, dans son Traité *De Potestate Ecclesiasticâ*, Lib. II. c. 6. comme le remarque aussi *Jean Neucler* dans sa CHRONIQUE, *Generat.* XII. *in fine*, où il laisse lui-même la chose indécise. Il dit encore que selon quelques-uns, les Auteurs qui ont parlé de ce Pape Leon, ont mis son nom pour celui de *Liberius*. Sandius au contraire prétend que c'étoit un veritable Pape qu'il fait successeur de *Felix*, c'est-à-dire de celui qui fut mis à la place de Liberius: & pour montrer que toute cette histoire vient d'Auteurs plus anciens que ceux où on la trouve, il ajoûte que Vincent de Beauvais, en la rapportant, cherche à la rendre douteuse: & que par conséquent il ne l'a pas inventée.------*Cette Note, si pleine de recherches curieuses, a été communiquée par M.* Barbeyrac.

S. Athanaſe *Epiſt. ad Serapionem*, rapporte préciſément ainſi la mort d'Arius: Εἰσῆλθεν εἰς θάκυς, ὡς διὰ χρείαν τῆς γαστρός: ce qu'Epiphane *Lib.* 2. *de morte Arii*, a copié de cette maniere: Κατὰ τὰς νύκτας εἰσελθὼν εἰς θᾶκον πρὸς τὰς αὐτῦ χρείας παρασκευασθῆναι, ἐλάκησε.——Pour la mort de *Leon*, toute pareille à celle d'Arius, Voyez la Note qui précede immediatement celle-cy.



ERRATA.

Page 1. lign. 4 & 5. de l'Academie Royale des Sciences, &c *liſez* de l'Academie Françoiſe
Page 17. l. 19. Compoſa peu *liſez* Compoſa un peu.
Page 38. l. 13. l'impiete *liſez* Impieté.



LA VIE
DE
MICHEL SEIGNEUR DE MONTAGNE.

Par M. Le Prefident Bouhier de l'Academie Royale des Sciences, &c.

MICHEL DE MONTAGNE étoit fils (1) de Pierre Eyquem, Ecuier, Seigneur de Montagne. Scaliger (2) a pretendu, que fon pere étoit un vendeur de Harenc. Mais c'eft une médifance. Car au fuplément de la Chronique Bourdeloife par Jean Darnal; (3) on voit que Pierre Eyquem, Sieur de Montagne, qui en un endroit y eft qualifié *Ecuier*, (4) fut fucceffivement élu premier Jurat de la Ville

(1) V. fon Epitaphe, Pag. 52. des Prolégoménes des Effais de l'Edit. de 1725. à laquelle fe raportent toutes les citations cy-après de cet Ouvrage.

(2) Scaligerana fecunda, au mot, *Montagne*.

(3) Darnal, Supplément à la Chron. Bourdel. *Fol.* 34. *& fuiv.*

(4) Darnal, *ibid. fol.* 35.

de Bourdeaux en 1530, ſous-Maire en 1536, Jurat une ſeconde fois en 1540, Procureur de la Ville en 1546, & enfin Maire depuis 1553, juſqu'en 1556. Montagne fait mention de cette Mairie (5) de ſon pere, & en un autre endroit (6) du ſurnom d'*Eyquem*, qu'il dit eſtre celui d'une Maiſon connuë en Angleterre ; mais qu'il ne paroit pas avoir jamais porté. Il nous apprend auſſi (7) que ſes Armoiries étoient d'Azur, ſemé de tréfles d'or, à une patte de Lion de même, armée de gueules, miſe en face.

Du reſte il fait ſouvent (8) l'Eloge de ſon pere, loüant ſa probité, ſon activité, & l'agilité merveilleuſe, qu'il avoit conſervée, même dans ſa vieilleſſe. Il dit (9) auſſi, qu'il avoit ſervi, je ne ſçais en quelle qualité, dans les Guerres d'Italie ; qu'à ſon retour il ſe maria en 1528, agé de 33. ans, & qu'il mourut de la pierre à 74. ans, c'eſt-à-dire en 1569.

Pierre de Montagne avoit trois freres, (10) l'un Conſeiller au Parlement de Bourdeaux, ſurnommé le Sieur de Buſſagnet, un autre, nommé le Sieur de Saint Michel, & un troiſiéme Eccleſiaſtique, appellé

(5) Eſſais, *Tom. 3. pag.* 252.
(6) *Ibid. p.* 358.
(7) *Tom.* 1. *p.* 307.
(8) *Tom.* 2. *p.* 16, 17.
(9) *Ibid. & p.* 512, 513.
(10) *Tom.* 2. *p.* 513, 514.

le Sieur de Gaviac. Ce qui prouve de plus en plus la mauvaiſe foi de Scaliger ſur cette famille.

Michel de Montagne naquit (11) le dernier jour de Fevrier 1538. Il fut le troiſiéme (12) des enfans de ſon pere, lequel prit un ſoin tout particulier de ſon éducation. On en peut voir dans ſes Eſſais (13) le détail, qu'il feroit trop long de raporter ici. Il ſuffit de dire, qu'il apprit le Latin en la maiſon paternelle par pure routine, comme on apprend le François, & qu'il le parloit aiſément à l'age de ſix ans, auquel il fut envoyé au College de Bourdeaux, où il y avoit alors les meilleurs Régens de France; ſçavoir Nicolas Grouchy, Guillaume Guérente, George Buchanan, & Marc Antoine Muret. Il acheva ſous eux ſon cours d'étude à l'age de treize ans, & apparemment il fut envoyé peu après en quelque Ecole de Droit, puiſqu'il étoit deſtiné à la Robe.

En effet il fut pourvû d'une charge de Conſeiller au Parlement de Bourdeaux, & peut-eſtre de celle du Sieur de Buſſagnet ſon Oncle, qui mourut jeune. (14) On a reproché (15) à Montagne d'avoir affecté de ne point parler de cette charge dans ſes Ouvrages,

(11) *T.* 1. *p.* 63.
(12) *T.* 2. *p.* 512.
(13) *Tom.* 1. *p.* 69, *& ſuiv.* *T.* 3. *p.* 362.
(14) *T.* 2. *p.* 514.
(15) V. les Prolégom. des Eſſais, p. LX.

comme s'il avoit voulu cacher à la posterité, qu'il eût été de robe. Mais ce reproche est mal fondé; car dans la Rélation, qu'il fit à son pere, de la mort d'Estienne de la Boëtie, & qu'il fit imprimer au devant des Opuscules de cet ami, il lui dit (16) qu'il apprit la maladie de son ami le 9. Aoust 1563, en *revenant du Palais.* Et en ses Essais, (17) après avoir dit que les occupations publiques ne lui convenoient pas, il ajoute: *Enfant on m'y plongea jusques aux oreilles, & il succédoit. Si m'en déprins-je de bonne heure.* C'est aussi de cela, dont il a voulu parler ailleurs, (18) en disant: *De ce peu, que je me suis essayé en cette vacation, je m'en suis d'autant dégouté.* Comment en effet auroit-il pû dissimuler une chose aussi notoire, que le fait de cette charge?

Il est vrai, qu'il paroit avoir eu peu de goût pour ce métier, & qu'il va jusques à dire quelque part, (19) qu'il sçait seulement en gros, *qu'il y a une Jurisprudence*; mais qu'il n'a jamais *gouté des Sciences, que la croûte premiere en son enfance.* Ce fut apparemment ce qui lui fit prendre le parti de quitter cet emploi. Mais je ne sçais, ni quand il s'en défit, ni combien de tems il l'exerça. Pour en estre instruit au juste, il faudroit recourir aux Régitres du Parl-

(16) *T. 3. p.* 392.
(17) *Ibid. pag.* 9.
(18) *Ibid. p.* 239.
(19) *T.* 1. *p.* 135.

ment de Bourdeaux. La Croix-du-Maine (20) dit ſeulement, qu'après la mort de ſon frere aiſné, il reſigna ſa charge, & prit le parti des Armes. C'eſt-à-dire, qu'il quitta la robe pour l'epée. Car il ne paroit pas avoir jamais eu d'emploi militaire. Un Auteur de Bourdeaux (21) cite un Arreſt rendu le 14. Juin 1590, au raport de Mr. de Montagne, *perſonnage*, dit-il, *de grand ſçavoir*. Mais ſi la date n'eſt pas fauſſe, il faut que ce ſoit un autre Conſeiller du même nom.

On voit par ſon Epitaphe, qu'il avoit épouſé Françoiſe de la Chaſſagne. Elle étoit fille de Joſeph de la Chaſſagne, l'un des plus célébres Conſeillers au Parlement de Bourdeaux, (22) & ſœur de Geoffroi de la Chaſſagne, Sieur de Preſſac, connu par divers Ouvrages. Mais je ne puis pas dire, en quel tems ſe fit ce mariage. Ce que je ſçais ſeulement, c'eſt que par une Lettre de Montagne à ſa femme, (23) du 10 Septembre 1570, il paroit qu'il y avoit alors ſix ans au moins, qu'ils étoient mariez.

Dez l'Année 1563, il avoit perdu ſon ami intime,

(20) La Croix-du-Maine, *Biblioth. Art.* de Montagne.

(21) Automne, *Confér. du Droit Franç. Ad L.* 15. *Cod. de Teſtam. Milit.*

(22) Gabriel de Lurbe, *Chron. Bourdel. fol.* 43. La Croix-du-Maine, *Art. de Montagne.*

(23) Montagne, *T.* 3. *p.* 387.

le Sieur de la Boëtie, Conseiller au même Parlement, dont il a été parlé cy-dessus, & dont il fait en plusieurs endroits de ses Oeuvres l'éloge le plus complet. Comme ce Sçavant Magistrat lui avoit legué par son testament (24) sa Bibliotheque, & tous ses Manuscrits, Montagne crût qu'il etoit de son devoir de faire le choix de quelques uns des Ouvrages de son ami, & de les donner au Public. Ainsi il fit imprimer à Paris en 1571, chez Fréderic Morel (25) la Traduction Françoise, que la Boëtie avoit faite des Opuscules de Xénophon, & de Plutarque, avec un Recueil de vers Latins du même. A l'egard de ses vers François, ils ne parurent que l'année suivante chez le même Imprimeur. Montagne accompagna le tout de plusieurs Epitres dédicatoires de sa façon, & d'une Lettre à son pere, contenant la rélation de la mort de son ami.

Ce fut peu de tems après, (26) que s'étant retiré en son Château de Montagne, dont il étoit devenu le proprietaire par la mort de son pere, il commença la composition de ses Essais. Comme de son aveu (27) il n'aimoit ni la chasse, ni les bâtimens, ni le jardinage, ni le ménage de la Campagne, & qu'il étoit uniquement occupé de la lecture, & de ses propres ré-

(24) *Ibid. p.* 396.
(25) *Ibid. pag.* 383, & la Croix-du-Maine, *Biblioth. Art. d'Est. de la Boëtie.*
(26) *T.* 1. *p.* 63.
(27) *T.* 3. *p.* 190, 191.

flections, il ſe livra au plaiſir de mettre par écrit ſes penſées ſans ordre, & ſuivant qu'elles ſe préſentoient à ſon eſprit. Il fait quelque part (28) la Deſcription de ſon Château, qui devoit eſtre aſſés vaſte, puiſqu'il dit que la Cour y a logé. Mais il ſe plaiſoit ſur tout dans la petite Bibliotheque, qu'il y avoit formée ; & c'eſt de là que ſont ſortis les deux premiers Livres de ſes Eſſais, qui furent imprimez à Bourdeaux en 1580.

Son goût pour l'étude n'étoit pas ſi grand, qu'il n'en eût encore beaucoup pour les Voyages. (29) Non ſeulement il avoit parcouru la France, mais il avoit voulu encore voir l'Allemagne ; (30) & ſoit pour ſa ſanté, ſoit par curioſité il avoit été (31) aux eaux de Baniéres, de Plombiere en Lorraine, de Bade en Suiſſe, & en celles de Luques, & *della Villa* en Italie. Il fut enfin à Rome en 1581 ; & ce fut pendant le ſéjour, qu'il y fit, que ſon mérite lui fit donner des Lettres de Bourgeoiſie Romaine (32), qui ſont rapportées dans ſes Eſſais.

Il nous apprend auſſi, (33) *qu'il n'étoit pas ennemi de l'agitation des Cours, & qu'il y avoit paſſé une*

(28) *T.* 3. *p.* 48, 49, 190, 233.
(29) *Ibid. p.* 186, 188, 230, *& ſuiv.*
(30) *T.* 3. *p.* 338.
(31) *T.* 2. *p.* 528, 529.
(32) *T.* 3. *p.* 247.
(33) *T.* 3. *p.* 42.

partie de sa vie. En effet il se trouva à Roüen, pendant que le Roy Charles IX. y étoit. (34) Ce fut apparemment au tems de la Déclaration de sa Majorité. Il fut à Soissons (35) conduire le corps de Mr. de Grammont, qui avoit été tué au Siége de la Fére. En 1582, il alla à la Cour de la part des Bourdelois (36) pour y négotier quelques affaires ; & on sçait que s'étant trouvé aux derniers Etats de Blois de l'année 1588, quoiqu'il n'y fut pas député, il ne laissa pas de s'y mêler dans quelques intrigues. (37)

Ce fut sans doute pendant quelques uns de ces voyages à la Cour, que le Roy Charles IX. l'honora du Collier de l'Ordre de St. Michel. (38) Il en parle, (39) comme d'une chose, qui lui fut offerte, & qu'il n'avoit pas demandé ; & se plaint ailleurs, (40) de ce qu'on avoit depuis avili cet honneur, en le communiquant à trop de gens, qui n'en étoient pas dignes. La Croix-du-Maine (41) lui donne encore la qualité de Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy, laquelle lui est pareillement donnée à la tête de sa Traduction

(34) *T.* 1. *p.* 217, 218.
(35) *T.* 3. *p.* 60.
(36) Darnal, *Contin. de la Chron. Bourdeloise, fol.* 56.
(37) M. de Thou, *De Vitâ suâ, Lib.* 3. Pasquier, au lieu cité aux Prolégom. *p. LV.*
(38) *Prolégom. p. LVII.*
(39) *T.* 3. 247.
(40) *T.* 1. *p.* 59.
(41) *Biblioth. Franç. Art. de Montagne.*

(42) Tom.

duction de la Théologie Naturelle de Raymond de Sebonde.

Pendant qu'il étoit à Rome, les Bourdelois firent une chose, qui marque bien l'estime, qu'ils avoient pour sa personne. Car tout absent qu'il étoit, ils l'élûrent Maire de leur Ville. (42) Place qui étoit alors si honorable, qu'il y succéda au Maréchal de Biron, & qu'il y eut pour Successeur le Maréchal de Matignon. Montagne voulut d'abord s'excuser de prendre cet Emploi. Mais ayant receu un commandement du Roy de l'accepter, il obéit ; & après les deux ans de son exercice, il fut encore continué, (43) pour deux autres, en l'année 1583.

On a prétendu, (44) qu'il n'avoit pas trop bien réussi dans sa Mairie de Bourdeaux ; mais sans en rapporter aucunes circonstances. Ainsi nous n'en pouvons juger, que par ce qu'il en dit lui-même, (45) & qui se réduit au reproche, qu'on lui faisoit, *de s'y estre porté en homme, qui s'émût trop lâchement, & d'une affection languissante.* Mais il s'en défend fort bien, en faisant voir, qu'il n'avoit pas rendu un ser-

(42) *Tom.* 3. *p.* 251, 252, De Lurbe, *Chron. Bourdel. fol.* 47. & Darnal, *en sa contin. p.* 56.
(43) Darnal, *ibid.* & Montagne, *T.* 3. *p.* 270.
(44) 8. *les Prolegom. p. LXI.*
(45) *T.* 3. *p.* 270.

vice médiocre à la Ville de Bourdeaux, en la maintenant en paix dans un tems de troubles, tel que celui, où il l'avoit gouvernée. Ainsi ce qu'on lui reprochoit, devoit au contraire tourner à sa gloire ; & il faut bien, qu'on fût content de lui, puisqu'on le continua dans sa charge : Surquoi, dit-il, *le Peuple fit bien plus pour moi, en me redonnant ma charge, qu'en me la donnant premierement.*

C'est ce même esprit de paix, éloigné de toute cabale, & de toute animosité de parti, qui fut cause, que dans le feu des Guerres Civiles, qui de son tems désolérent la France, & surtout la Guyenne, il conserva presque toûjours son Château de Montagne dans une heureuse tranquillité. Quoiqu'il se fût hautement déclaré pour le Parti Catholique, il n'avoit pas laissé de donner dans sa maison libre entrée à tout le monde, sans vouloir en faire une place de guerre. En quoi, dit-il, (46) *j'estime un merveilleux chef-d'œuvre, qu'elle soit encore Vierge de sang, & de sac, sous un si long orage, & parmi tant de changemens, & agitations voisines.*

Sur la fin seulement de sa vie, & au commencement des funestes divisions de la Ligue, si je ne me trompe, il eut aussi sa part des maux de la Guerre.

(46) *T.* 3. *p.* 207.

Sa terre fut pillée (47) par les amis, comme par les ennemis. Je fus, dit-il, *peladé à toutes mains. Au Gibelin j'étois Guelphe, & au Guelphe Gibelin.* Pour surcroit de malheur la peste (48) infecta son Village, & pénétra dans son Château. Ce fut en 1586 suivant la Chronique Bourdeloise, (49) que ce fleau commença à faire du ravage en Guyenne. Montagne fut obligé de quitter sa maison, & d'emmener ailleurs sa famille. Mais il ne dit pas, où il trouva un azile. Il parle aussi (50) de quelques dangers pressans, qu'il courut pendant ces guerres; mais sans donner à connoitre le tems, ni les circonstances de ces événemens.

Dès l'année 1580, comme je l'ai dit plus haut, Montagne avoit publié à Bourdeaux les deux premiers Livres de ses Essais. Les ayant retouchez, & considerablement augmentez dans la suite, & y ayant même ajoûté un troisiéme Livre, il fut à Paris pour les faire imprimer tous ensemble. Ce fut pendant un assez long séjour, qu'il fit alors en cette grande Ville, (51) que la Demoiselle de Gournay, qui quoique très-jeune, avoit déja l'esprit fort orné, charmée des ouvrages de Montagne, fut exprès le chercher pour le voir, & le

(47) *Ibid. p.* 296, 297.
(48) *Ibid. p.* 300, *& suiv.*
(49) Darnal, *continuation de la Chron. Bourdel. fol.* 56.
(50) *T.* 3. *p.* 315, *& suiv.*
(51) *Prolégom. p.* LVIII.

connoitre. Il se forma dès lors entr'eux une si grande liaison, que cette Demoiselle & sa mere voulurent l'emmener en leur maison de Gournay, où il séjourna trois mois en deux ou trois voyages. La Demoiselle conçut pour lui tant d'estime, qu'elle voulut estre appellée sa fille d'alliance : Nom, dont elle se trouva si honorée, qu'elle le conserva jusques à la mort. Elle le prit même publiquement, dans l'edition des Oeuvres de Montagne, qu'elle donna en 1635, & qu'elle dédia au Cardinal de Richelieu.

Montagne, en s'en retournant chez lui, voulut voir les Etats, qui se tenoient à Blois sur la fin de la même année, comme il a été dit cy-dessus, & n'y survécut pas bien longtems. Dès l'age de 47 ans (52) il avoit ressenti des atteintes de colique néphrétique ; & il en fut souvent depuis (53) vivement tourmenté. Ce fut d'une esquinance, (54) qui lui causa une paralysie sur la langue ; ensorte qu'il demeura trois jours, sans pouvoir parler. Mais comme il avoit l'esprit fort sain, il se faisoit entendre par écrit, & pria de cette façon sa femme de faire venir quelques Gentilshommes de ses voisins, pour prendre congé d'eux. Quand ils furent arrivez, il fit dire la Messe en sa chambre, & à l'élévation du corps, il se sou-

(52) *T.* 2. *p.* 513.
(53) *T.* 3. *p.* 58.
(54) *Prolégom. p.* LVII.

leva comme il pût ſur ſon lit, les mains jointes, & expira dans cette action de pieté, agé d'un peu moins de 60 ans. Ce fut le 15. Septembre 1592, ſuivant ſon Epitaphe, (55) ou le 17. du même mois ſuivant la Chronique Bourdeloiſe. (56) Son corps fut tranſporté quelques mois après (57) en l'Egliſe des Feüillans de Bourdeaux, où ſa femme lui fit dreſſer l'Epitaphe, dont je viens de parler.

Il ne laiſſa de ſon mariage, qu'une fille, qui fut, dit-on, (58) *mariée en bon lieu.* Mais on ne nous a point appris le nom de ſon mari, ni ſi elle a eu poſterité. Le P. Niceron dit à la vérité en ſa vie de Montagne, qu'elle s'appelloit Eléonor, & qu'elle fut mariée au Vicomte de Gamaches. Mais je ne ſçai où il a pris ce fait.

On dit auſſi que la Demoiſelle de Gournay, et ſa mere, touchées de la mort de Montagne, traverſerent à la faveur des Paſſeports une partie de la France, qui étoit alors toute en armes, pour aller mêler leurs pleurs, avec ceux de la mere & de la fille. Exemple mémorable d'une amitié également ſolide, & déſintereſſée.

(55) *Prolégom. p.* LII.
(56) De Lurbe, *Chron. Bourdel, p.* 51.
(57) De Lurbe, *ibid.*
(58) *Prolégom. p.* LVIII.

Je ne ſçaurois dire non-plus, s'il reſte encore quelqu'un de la Famille de cet homme illuſtre. Il parle bien d'un (59) frere, qu'il avoit, & qui étoit Seigneur d'*Arſac*, au Pays de Médoc ; d'un autre, (60) qu'il appelle le Sieur de *Matecoulon* ; d'un troiſiéme, (61) qui étoit de la Religion prétenduë réformée, & qu'il nomme de *Beauregard* ; & encore d'un quatriéme, (62) nommé *le Capitaine Saint Martin*, qui fut tué d'un coup de balle de paume à l'age de 23 ans. Mais je ne ſçais s'ils ont eu des deſcendans. Montagne avoit auſſi une ſœur nommée Eleonor, mariée au Sieur de Cumain, Conſeiller au Parlement de Bourdeaux, dont il eſt parlé au Teſtament de Pierre Charron.

Quoiqu'il en ſoit, le nom de Montagne vivra toûjours par les beaux Ecrits, qu'il a laiſſez, & dont le tems, ni les changemens de la Langue n'ont point diminué la réputation.

Il commença à ſe faire connoître par la Traduction, qu'il fit en noſtre Langue, de la *Théologie Naturelle de Raymond Sebon*, ou pluſtoſt de *Sebonde*, ſçavant Eſpagnol. Dans la Dédicace, qu'il en fit à ſon pere

(59) *T.* 1. *p.* 205.
(60) *T.* 2. *p.* 433.
(61) *T.* 3. *p.* 400
(62) *T.* 1. *p.* 64.

le 18 Juin 1568, il dit qu'il avoit entrepris cet ouvrage par ſon ordre dès l'année précédente. Il fut imprimé pour la premiere fois à Paris chez Buon & Gourbin en 1569, & pour la ſeconde chez le même Gourbin en 1581.

En 1571, & 1572, Montagne donna au Public les Opuſcules de ſon ami Eſtienne de la Boëtie, ainſi que je l'ai déja obſervé.

Mais le principal de ſes Ouvrages, ou pour mieux dire le ſeul, qu'on liſe aujourd'hui, ce ſont ſes trois Livres d'*Eſſais*, dont j'ai marqué cy-deſſus les premieres Editions, qui parurent de ſon vivant. Il s'en eſt fait depuis ſa mort pluſieurs autres, comme on le peut voir dans la Préface de Mr. Coſte, à qui nous ſommes redevables des dernieres.

Cet habile Editeur a raſſemblé à la tête de cet Ouvrage les différens jugemens, qu'on a faits de l'Auteur, & de ſon Livre. Ils méritent fort d'eſtre lûs. A mon égard, s'il falloit prendre parti entre ce qui a été dit pour & contre, voici quelle ſeroit ma penſée.

On ne peut nier que Montagne ne montre dans tous ſes Ouvrages, non ſeulement beaucoup d'eſprit, & d'agrément ; mais encore un beau naturel, & un cœur excellent. Il paroit avoir été bon Citoyen, bon fils, bon ami, bon voiſin, bon mari, & un des plus

honnêtes hommes du monde. Ce n'en eſt pas une petite marque, que d'avoir pû ſe vanter au milieu de la licence des Guerres Civiles, (63) de ne s'y eſtre point mêlé, *et de n'avoir mis la main, ni aux biens, ni à la bourſe de perſonne.* Il aſſure de plus, (64) qu'il a ſouvent ſouffert des injuſtices évidentes, pluſtoſt que de ſe réſoudre à plaider; enſorte que ſur ſes vieux jours il étoit encore, dit-il, *vierge de procès et de querelles.*

Pour ſa morale, il faiſoit profeſſion de ſuivre celle des Stoïciens, qui étoit la plus rigide de toutes celles du Paganiſme. Tous ſes Livres ſont pleins des maximes de Seneque, & des autres Philoſophes les plus ſages, dont il avoit bien lû & médité les principes. Il pouſſoit même la probité juſques à ſoutenir, (65) qu'un homme de bien doit tenir parole, même à un voleur, à qui il a promis de payer quelque ſomme. En cela il alloit plus loin, que les Canoniſtes les plus ſéveres. Mais c'eſt toujours une preuve de ſa droiĉture; & s'il eſt vrai, comme on l'a aſſuré, (66) que le Cardinal du Perron appelloit les Eſſais de Montagne, *le Breviaire des honnêtes gens*, c'eſt ſans doute par rapport à ſes nobles ſentimens.

Mais

(63) Eſſais, *T.* 3. *p.* 23.
(64) *Ibid. p.* 266, 328.
(65) *Ibid. p.* 17.
(66) Ancillon, Melang. Critiq. Art. 79.

(67) *T.*

Mais il n'eſt pas ſi aiſé de le juſtifier ſur le fait de la morale Chrétienne. Ce n'eſt pas que je vouluſſe lui faire un grand crime, d'avoir aimé les femmes en ſa jeuneſſe, comme il le dit ſouvent, (67) & même avec des circonſtances, qui ne lui ſont point honneur. Ce ſont de ces foibleſſes, qu'on pardonne à l'age, & au tempérament. Mais Montagne n'eſt pas excuſable, d'en avoir fait trophée juſques dans ſa vieilleſſe, (68) & encore moins d'avoir dit qu'il ne pouvoit s'en repentir, *et qu'il alloit s'amuſant en la recordation des jeuneſſes paſſées.* Que penſer d'un vieillard, qui prétend, (69) qu'à un homme, comme lui, les Médecins devroient ordonner l'amour, pluſtoſt qu'aucune autre recette, *pour l'eveiller, et tenir en force bien avant dans lès ans?*

Auſſi ſon Livre eſt-il tout parſemé d'obſcénitez, & même des plus groſſieres. Il ſeroit aiſé d'en faire un long Catalogue. Mais le ſeul Chapitre, *Des vers de Virgile*, (70) qu'il compoſa peu avant ſa mort, en contient une infinité, qui ſont rougir les perſonnes les plus effrontées; enſorte que je ne puis aſſez m'étonner, qu'une perſonne auſſi vertueuſe, que la Demoiſelle de Gournay, ait pû mettre une Préface à cet

D

(67) *T. 1. p.* 81, & *T. 3. p.* 44, 46, & 345, 346, 351.
(68) *Ibid. p.* 33, 63.
(69) *Ibid. p.* 122.
(70) *Liv.* 3. *Ch.* 5.

Ouvrage, & qu'elle ait osé avoüer, qu'elle en avoit revû les épreuves.

On a reproché aussi à Montagne avec assez de fondement un peu trop de vanité. Je n'en rapporterai pas les preuves. Ses Livres en sont pleins ; puisqu'il n'y parle de rien tant, que de lui-même. Car quoiqu'il fasse de grands efforts pour se justifier, (71) je doute que les gens sensez reçoivent jamais ses excuses. Il est vrai, qu'il y avoue quelquefois ses défauts. Mais, si l'on y prend garde, ce ne sont que ceux, dont se parent les Philosophes, ou les gens du bel air; ou des imperfections, qui roulent sur des choses indifférentes. C'est ainsi, par exemple, qu'il dit souvent, qu'il manque de mémoire ; qu'il n'a aucun fonds de science ; qu'il est indolent & paresseux ; qu'il néglige le soin de ses affaires domestiques ; qu'il ne veille point sur la fidélité de ses valets ; qu'il n'est pas propre à flatter les Grands ; & autres choses pareilles. Aveux, qui si je ne me trompe, renferment pour la plupart une vanité cachée ; mais à laquelle il ne seroit pas difficile de lever le masque, quand Montagne dans un endroit de ses Essais, ne se découvriroit pas lui-même pour tel qu'il étoit. C'est celui (72) où après avoir montré, que le Sage ne prend pas pour lui les fausses loüanges, qu'on lui donne, il ajoute : *Pour moi, qui*

(71) V. surtout, *T.* 2. *p.* 56, 57, 398, *&* 399, *&* 3. *p.* 181, 183.
(72) *T.* 3. *p.* 70.

me loüeroit d'estre bon pilote, d'estre bien modeste, ou d'estre bien chaste, je ne lui en devrois nul grand merci.

En général on peut dire de lui, que si sa morale étoit Stoïcienne, ses mœurs étoient tout-à-fait Epicuriennes. C'est encore un point, sur lequel il dit, (73) qu'*il a le cœur assez ouvert, pour publier hardiment sa foiblesse.* Car il avouë au même endroit, qu'il ressembleroit volontiers à un certain Romain, dont parle Ciceron, comme *d'un galant homme, entendu, et abondant en toutes sortes de commoditez, et de plaisirs; conduisant une vie tranquille, et toute sienne; l'ame bien préparée contre la mort, la superstition, &c.* Voilà en effet le vrai portrait de Montagne, & qui même auroit peut-estre été plus ressemblant, s'il avoit osé traduire à la lettre celui, qu'a fait Ciceron (74) de ce même Romain. Mais ce que Montagne n'a pas jugé à propos de faire d'un seul coup de pinceau, il seroit aisé de le retrouver en détail, si l'on prenoit la peine de rassembler tous les traits, où il s'est peint au naturel en différens endroits de ses Essais.

Cela supposé, il ne faut pas estre surpris des Jugemens opposez, qu'on a fait de cet Ouvrage. Les gens voluptueux, ou portez au Pyrrhonisme, qui n'aiment qu'à se divertir, qu'à rire de tout, & à entendre par-

(73) *Ibid. p.* 152.
(74) Ciceron, *De Finib. II.* 20.

ler librement sur toutes sortes de matieres, applaudiront toujours à un Ecrit conforme à leur goût, & assaisonné d'une franchise également spirituelle, & philosophique. Au contraire ceux qui sont pénétrez des véritez Evangeliques, ne peuvent que condamner une infinité de propositions téméraires, & d'expressions obscénes, qui sont répanduës dans ces Essais ; comme étant de leur devoir, de faire sentir le danger, où s'exposent les personnes, qui se plaisent à cette lecture.

Ce n'est pas que je croye, que Montagne ait poussé le Pyrrhonisme, jusques à l'irreligion, comme quelques gens (75) l'ont avancé trop légerement. Non seulement il a toujours fait profession de la Religion Catholique ; mais il y a été fortement attaché. Cela paroit tant par sa Traduction du Livre de Raymond de Sebonde, que par l'Apologie, qu'il en a inserée dans ses Essais. (76) On le voit encore par ce qu'il dit en plusieurs endroits contre les Novateurs de son tems, & surtout par les témoignages de pieté, qu'il donna à la mort. Dans le cours de sa vie même, dès qu'il se sentoit malade, il ne manquoit pas, à ce qu'il dit, (77) *de se reconcilier à Dieu, par les derniers offices des Chrétiens.* Cette conduite n'est pas équivoque. Mais il faut pourtant convenir, que par ses façons de pen-

(75) Reimman, *Histor. Universal. Atheism. pag.* 403.
(76) *Liv.* 2. *Chap.* 12.
(77) *T.* 3. *p.* 227.

ſer, & de s'exprimer, très-oppoſées à l'eſprit de l'Evangile, il a pû eſtre juſtement ſoupçonné de libertinage, & qu'il eſt difficile, que contre ſon intention, il n'en inſpire les ſentimens aux Eſprits foibles, & qui ont de la diſpoſition à ſe laiſſer corrompre.

Il eſt d'autant plus aiſé d'en eſtre ſéduit, que ſon ſtile, tout Gaſcon, & tout antique qu'il eſt, a une certaine énergie naturelle, qui plait infiniment. Il écrit d'ailleurs d'une maniere, qu'il ſemble qu'il parle à tout le monde, avec cette aimable liberté, dont on s'entretient avec ſes amis. Ses écarts mêmes, par leur reſſemblance avec le déſordre ordinaire des converſations familieres & enjoüées, a je ne ſçai quel charme, dont on a peine à ſe défendre.

C'eſt dommage qu'il reſpecte aſſez peu ſes Lecteurs, pour entrer dans des détails puériles & frivoles de ſes goûts, de ſes actions, & de ſes penſées même. *Qu'a-t-on à faire*, diſoit avec raiſon Scaliger, (78) *de ſçavoir ſi Montagne aimoit mieux le vin blanc, que le clairet ?* Mais on trouve dans ſon Ouvrage des choſes bien plus choquantes encore ; comme quand il nous parle (79) du ſoin qu'il prenoit de ſe tenir le ventre libre, & d'avoir *particuliére commodité de lieu, & de ſiége pour ce ſervice* ; quand il nous apprend (80) qu'il.

(78) *Scaligerana Secund. au mot, Montagne.*
(79) *T. 3. p.* 344.
(80) *Ibid. p.* 358.

aimoit à ſe gratter les oreilles ; & quand il nous débite gravement à la fin de ſon Ouvrage cette belle Sentence, *qu'au plus élevé trône du monde, ſi ne ſommes nous aſſis, que ſur noſtre cul.* Je pourrois en citer bien d'autres exemples. Mais en voilà aſſez, pour juger du génie de cet homme célebre, & du cas, qu'on doit faire de ſes Ouvrages.





Caractere & Comparaison d'EPICTETE & de MONTAGNE,

Par le Célébre Mr. PASCAL.

CARACTERE D'EPICTETE.

EPICTETE est un des hommes du monde qui ait mieux connu les devoirs de l'homme. Il veut, avant toutes choses, qu'il regarde Dieu comme son principal objet, qu'il soit persuadé qu'il fait tout avec Justice, qu'il se soumette à lui de bon cœur, & qu'il le suive volontairement en tout, comme ne faisant rien qu'avec une tres grande sagesse : qu'ainsi cette disposition arrêtera toutes les plaintes, tous les murmures, & preparera son cœur à souffrir tous les evenemens les plus facheux „ Ne dites jamais, ...

„ il, j'ay perdu cela, dites pluſtot, je l'ay rendu :
„ Mon fils eſt mort, je l'ay rendu. Ma femme eſt
„ morte, je l'ay renduë. Ainſi des biens & de
„ tout le reſte. Mais celuy qui me l'ôte eſt un
„ mechant homme, direz-vous? Pourquoy vous
„ mettez-vous en peine par qui celuy qui vous la
„ prêté vient le redemander? Pendant qu'il vous en
„ permet l'uſage, ayés-en ſoin comme d'un bien qui
„ appartient à autruy, comme un voyageur fait dans
„ une Hôtellerie. Vous ne devés pas, dit-il encore,
„ deſirer que les choſes ſe faſſent comme vous le vou-
„ lés, mais vous devés vouloir qu'elles ſe faſſent com-
„ me elles ſe font. Souvenés-vous, ajoute-t-il, que
„ vous êtes ici comme un acteur, & que vous joüés
„ votre perſonnage dans une Comedie, tel qu'il plait
„ au maitre de vous le donner. Soyez ſur le Theatre
„ autant de temps, qu'il lui plait, paroiſſez y riche
„ ou pauvre ſelon qu'il l'a ordonné. C'eſt votre fait
„ de bien jouer le perſonnage qui vous eſt donné ;
„ mais de le choiſir c'eſt le fait d'un autre. Ayez tous
„ les jours devant les yeux la mort, & les maux qui
„ ſemblent les plus inſupportables, & jamais vous ne
„ penſerez rien de bas, & ne deſirerez rien avec Excés.„
Il montre en mille manieres ce que l'homme doit faire. Il veut qu'il ſoit humble, qu'il cache ſes bonnes reſolutions, ſurtout dans les commencements, & qu'il les accompliſſe en ſecret : rien ne les ruine davantage que de les produire. Il ne ſe laſſe point de repeter que

que toute l'étude & le desir de l'homme doit étre de connoitre la volonté de Dieu, & de la suivre.

Telles étoient les lumieres de ce grand esprit : Heureux s'il avoit aussy connu sa foiblesse ! Apres avoir si bien compris ce qu'on doit faire, il se perd dans la presomption de ce que l'on peut. „ Dieu, dit-il, „ a donné à tout homme les moyens de s'acquitter de „ toutes ses obligations, ces moyens sont toujours en „ sa puissance ; il ne faut chercher la felicité que par „ les choses qui sont toujours en notre pouvoir, puis- „ que Dieu nous les a données à cette fin : Il faut voir „ ce qu'il y a en nous de libre : les biens, la vie, l'es- „ time ne sont pas en notre puissance, & ne menent „ pas à Dieu : Mais l'esprit ne peut être forcé de „ croire ce qu'il sçait être faux, ni la volonté d'aimer „ ce qu'elle sçait qui la rend malheureuse, ces deux „ puissances sont donc pleinement libres, & par „ elles seules nous pouvons nous rendre parfaits, con- „ noitre Dieu parfaitement ; l'aimer, luy obéir, luy „ plaire, surmonter tous les Vices, acquerir toutes les „ vertus, & ainsi nous rendre saints & compagnons de „ Dieu.„ Ces orgueilleux Principes conduisent Epictete à d'autres erreurs, comme que l'Ame est une portion de la substance divine, que la Douleur & la Mort ne sont pas des maux, qu'on peut se tuer quant on est si persecuté qu'on peut croire que Dieu nous appelle &c.

CARACTERE DE MONTAGNE.

Montagne né dans un état Chretien fait profeſſion de la Religion Catholique : Mais comme il a voulu chercher une Morale fondée ſur la raiſon ſans les lumieres de la foy : il prend ſes principes dans cette ſuppoſition, & conſidere l'homme deſtitué de toute Revelation. Il met donc toutes choſes dans un doute ſi univerſel & ſi general, que l'homme doutant même s'il doute, ſon incertitude roule ſur elle même dans un cercle perpetuel & ſans repos, s'oppoſant également à ceux qui diſent que tout eſt incertain & à ceux qui diſent que tout ne l'eſt pas, parce qu'il ne veut rien aſſurer. C'eſt dans ce doute qui doute de ſoy, & dans cette ignorance qui s'ignore, que conſiſte l'eſſence de ſon opinion. Il ne peut l'exprimer par aucun terme poſitif : Car s'il dit qu'il doute il ſe trahit, en aſſurant au moins qu'il doute, ce qui étant formellement contre ſon intention, il eſt reduit à s'expliquer par interrogation ; de ſorte que ne voulant pas dire *je ne ſçay*, il dit, *que ſçay-je?* Dequoi il a fait ſa Deviſe en la mettant ſous les baſſins d'une Balance, leſquels peſant les contradictoires ſe trouvent dans un parfait Equilibre. En un mot, il eſt pur Pyrrhonien. Tous ſes diſcours, tous ſes Eſſais roulent ſur ce principe, & c'eſt la ſeule choſe qu'il pretent bien établir. Il detruit inſenſiblement tout ce qui paſſe pour le plus certain parmy les

hommes, non pas pour établir le contraire avec une certitude, de laquelle seule il est enemy, mais pour faire voir seulement que les apparences étant égales de part et d'autre, on ne sçait où asseoir sa Creance.

Dans cet Esprit il se mocque de toutes les Assurances, il combat, par exemple, ceux qui ont pensé établir un grand remede contre les procès, par la multitude, & la pretenduë justesse des Loix : comme si on pouvoit couper la racine des doutes, d'où naissent les procès ; comme s'il y avoit des Digues qui pussent arrêter le torrent de l'incertitude, & captiver les Conjectures. Il dit à cette occasion, *qu'il vaudroit autant soumettre sa Cause au premier passant, qu'à des juges armez de ce nombre d'Ordonnances.* Il n'a pas l'Ambition de changer l'ordre de l'Etat, il ne pretent pas que son avis soit meilleur, il n'en croit aucun bon. Il veut seulement prouver la vanité des opinions les plus receües, montrant que l'exclusion de toutes loix diminueroit plutot le nombre des Differends, que cette multitude de Loix qui ne sert qu'à l'augmenter, parce que les obscurités croissent à mesure qu'on espere les oter, elles se multiplient par les Commentaires, & le plus sur Moyen d'entendre le sens d'un Discours est de ne le pas examiner, de le prendre sur la premiere apparence, car si peu qu'on l'observe, toute sa clarté se dissipe. Sur ce Modele il juge à l'avanture de toutes les Actions des hommes & des points d'histoire, tantot

d'une maniére, tantot d'une autre, ſuivant librement ſa premiere vüe, & ſans contraindre ſa penſée ſous les regles de la raiſon, qui n'a, ſelon lui, que de fauſſes Meſures. Ravi de montrer par ſon exemple les contrarietez d'un même eſprit, dans ce Genie tout libre, il luy eſt également bon de s'emporter ou non dans les Diſputes, ayant toujours par l'un ou l'autre exemple, un moyen de faire voir la foibleſſe des Opinions ; étant porté avec tant d'avantage dans le doute univerſel, qu'il s'y fortifie egalement par ſon Triomphe & par ſa defaite.

C'eſt dans cette Aſſiette, toute flotante, & toute Chancelante qu'elle eſt qu'il combat avec une fermeté invincible & foudroye l'impieté horrible de ceux qui aſſurent que Dieu n'eſt point. Il les entreprend particuliérement dans l'Apologie de Raimond de Sebonde, & les trouvant depoüillés volontairement de toute Revelation & abandonnez à leur lumiere naturelle, tout fait mis à part, il les interroge de quelle autorité ils entreprennent de juger de cet Etre ſouverain qui eſt infini par ſa propre Definition, eux qui ne connoiſſent veritablement aucune des moindres choſes de la nature. Il leur demande ſur quels principes ils s'appuient, & il les preſſe de les luy montrer. Il examine tous ceux qu'ils peuvent produire, et il penétre ſi avant, par le talent où il excelle, qu'il montre la vanité de tous ceux qui paſſent pour les plus éclairez & les plus fermes. Il demande ſi l'ame connoit

quelque chose, si elle se connoit elle meme; si elle est substance ou accident, corps ou esprit; ce que c'est que chacune de ces choses, & s'il n'y a rien qui ne soit quelqu'un de ces Ordres; si elle connoit son propre Corps, si elle sçait ce que c'est que matiere; comment elle peut raisonner, si elle est materielle; & comment elle peut être unie à un corps particulier, & en ressentir les Passions, si elle est spirituelle. Quand a-t-elle commencé d'être? avec ou devant le Corps? finit-elle avec luy ou non? ne se trompet-elle jamais? sçait-elle quand elle erre? vû que l'essence de la meprise consiste à la méconnoitre. Il demande encore si les animaux raisonnent, pensent, parlent; qui peut decider ce que c'est que le temps, l'espace, l'étenduë, le mouvement, l'unité, toutes choses qui nous environnent & entierement inexplicables; ce que c'est que Santé, Maladie, Mort, Vie, Bien, Mal, Justice, peché dont nous parlons à toute heure. Si nous avons en nous des principes du Vray, & si ceux que nous croyons, & qu'on appelle Axiomes ou Notions communes à tous les hommes sont conformes à la verité essentielle: Puisque nous ne sçavons que par la seule foy qu'un étre tout bon nous les a donnés veritables, en nous creant pour connoitre la verité; qui sçaura sans cette lumiere de la Foy, si étant formés à l'avanture nos notions ne sont pas incertaines, ou si etant formés par un Etre faux & mechant, il ne nous les a pas données fausses pour nous seduire? Montrant par là que Dieu & le Vray sont inseparables, & que si l'un est ou n'est pas, s'il est certain

ou incertain, l'autre eſt neceſſairement de même. Qui ſçait ſi le ſens commun que nous prenons ordinairement pour juge du Vray a éte deſtiné à cette fonction par celuy qui l'a créé? qui ſçait ce que c'eſt que verité, & comment on peut s'aſſurer de l'avoir ſans la Connoitre? qui ſçait même ce que c'eſt qu'un Etre, puis qu'il eſt impoſſible de le definir, qu'il n'y a rien de plus general, & qu'il faudroit d'abord pour l'expliquer ſe ſervir de l'étre même en diſant, c'eſt telle ou telle choſe. Puis donc que nous ne ſçavons ce que c'eſt qu'Ame, Corps, Temps, Eſpace, Mouvement, Verité, Bien, ny meme l'Etre, ny expliquer l'Idée que nous nous en formons; comment nous aſſurons nous qu'elle eſt la même dans tous les hommes? nous n'en avons d'autres marques que l'uniformité des conſequences, qui n'eſt pas toujours un Signe de celle des Principes, car ceux-cy peuvent bien étre differens & conduire neanmoins aux mêmes Concluſions, chacun ſçachant que le Vray ſe conclut ſouvent du faux.

Enfin Montagne examine profondement toutes les Sciences; la Geometrie dont il tache de montrer l'incertitude dans ſes Axiomes, & dans les Termes qu'elle ne definit point, comme *d'etenduë*, de *Mouvement*, *&c.* la Phyſique & la Medecine qu'il déprime en une infinité de façons; l'Hiſtoire, la Politique, la Morale, la Juriſprudence & le reſte, de ſorte que, ſans la Revelation, nous pourrions croire, ſelon luy, que la vie eſt un ſonge, dont nous ne nous éveillons qu'à la

mort, & pendant lequel nous avons auſſy peu les principes du Vray que durant le Sommeil naturel. C'eſt ainſy qu'il gourmande ſi fortement & ſi cruellement la Raiſon denuée de la Foy, que luy faiſant douter ſi elle eſt raiſonnable, & ſi les animaux le ſont ou non, ou plus ou moins que l'homme, il la fait deſcendre de l'excellence qu'elle s'eſt attribuée & la met par grace en parallele avec les Bêtes, ſans luy permettre de ſortir de cet ordre juſqu'à ce qu'elle ſoit inſtruite par ſon Createur même, de ſon rang qu'elle ignore, la menaçant, ſi elle gronde, de la mettre au deſſous de toutes, ce qui luy paroit auſſy facile que le contraire, & ne luy donnant pouvoir d'agir cependant, que pour reconnoitre ſa foibleſſe avec une humilité ſincere, au lieu de s'élever par une ſotte vanité. On ne peut voir ſans joye dans cet auteur la ſuperbe raiſon ſi invinciblement froiſſée par ſes propres armes, & cette revolte ſi ſanglante de l'homme contre l'homme, laquelle, de la Societé avec Dieu où il s'élevoit par les maximes de ſa foible Raiſon, le precipite dans la Condition des Bêtes ; & on aimeroit de tout ſon Coeur le miniſtre d'une ſi grande Vengeance, ſi, en ſuivant les regles d'une bonne Morale, il portoit ces hommes qu'il avoit ſi utilement humiliés, à ne pas irriter par de nouveaux crimes, celuy qui peut ſeul les tirer de ceux qu'il les a convaincus de ne pouvoir pas ſeulement connoitre. C'eſt icy le foible de Montagne : voyons ſa Morale.

De ce principe, que hors de la Foy tout eſt dans l'incertitude, & conſiderant combien il y a de temps qu'on cherche le Vray & le Bien, ſans grand progrès vers la tranquillité, il conclud qu'on en doit laiſſer le ſoin aux autres, demeurer cependant en repos, coulant legérement ſur ces Sujets de peur d'y enfoncer en appuyant, prendre le Vray & le Bien ſur la premiere apparence, ſans les preſſer, parce qu'ils ſont ſi peu ſolides, que quelque peu que l'on ſerre la main, ils s'échapent étre les doigts, & la laiſſent vuide. Il ſuit donc le rapport des ſens & les notions communes, parce qu'il faudroit ſe faire violence pour les dementir, & qu'il ne ſçait s'il y gagneroit, ignorant où eſt le Vray. Il fuit auſſy la douleur & la mort, parce que ſon inſtinct l'y pouſſe & qu'il n'y veut pas reſiſter par la même Raiſon: mais il ne ſe fie pas trop à ces mouvemens de crainte, n'oſeroit en conclure que ce ſoient de veritables maux: vû qu'on ſent auſſi des mouvemens de plaiſir qu'on accuſe d'étre mauvais, quoyque la nature, dit-il, parle au contraire. „ Ainſy je n'ay rien d'extravagant „ dans ma conduite, pourſuit-il, j'agis comme les „ autres, & tout ce qu'ils font dans la ſotte penſée „ qu'ils ſuivent le vray bien; je le fais par un autre „ Principe, qui eſt que les vray-ſemblances étant „ pareilles de l'un & de l'autre côté, l'exemple & la „ commodité ſont les contrepoids qui m'entrainent." Il ſuit les mœurs de ſon païs parce que la coutume l'emporte

l'emporte; il monte ſon cheval parce que le cheval le ſouffre, mais ſans croire que ce ſoit de Droit, au contraire il ne ſçait pas ſi cet animal n'a pas celuy de ſe ſervir de luy. Il ſe fait même quelque violence pour eviter certains vices, il garde la fidelité au Marriage, à cauſe de la peine qui ſuit les deſordres; la regle de ſes actions étant en tout la commodité & la tranquillité. Il rejette donc bien loin cette vertu Stoïque, qu'on peint avec une mine ſevere, un regard farouche, des cheveux heriſſés, le front ridé & en ſueur, dans une poſture penible & tenduë, loin des hommes, dans un morne ſilence, & ſeule ſur la pointe d'un Rocher; Fantome, dit Montagne, capable d'effrayer les enfans, & qui ne fait autre choſe avec un travail continuel, que de chercher un repos où elle n'arrive jamais: au lieu que ſa ſcience eſt naive, familiere, plaiſante, enjoüéé, & pour ainſi dire folatre: elle ſuit ce qui la charme, & badine negligeamment des accidens bons & mauvais, couchée mollement dans le ſein de l'oiſiveté tranquille d'où elle montre aux hommes qui cherchent la felicité avec tant de peine, que c'eſt là ſeulement où elle repoſe, & que l'ignorance & l'incurioſité ſont deux doux oreillers pour une tête bien faite, comme il le dit luy-même.

COMPARAISON D'EPICTETE & DE MONTAGNE.

En lisant Montagne & le comparant avec Epictete, on ne peut se dissimuler, qu'ils étoient assurement les deux plus grands defenseurs, des deux plus celebres sectes du monde infidele, & qui sont les seules entre celles des hommes destitués de la lumiere de la Religion qui soient en quelque sorte liées et consequentes. En effet que peut-on faire sans la Revelation que de suivre l'un ou l'autre de ces deux Systemes ? Le premier il y a un Dieu, donc c'est luy qui a créé l'homme : il l'a fait pour lui-même, il l'a créé tel qu'il doit être pour être juste & devenir heureux: donc l'homme peut connoitre la verité, & il est à portée de s'élever par la sagesse jusqu'à Dieu qui est son souverain bien. Second systême. L'homme ne peut s'élever jusqu'à Dieu, ses inclinations contredisent la loy ; il est porté à chercher son bonheur dans les biens visibles, & même en ce qu'il y a de plus honteux. Tout paroit donc incertain, & le vray bien l'est aussy, ce qui semble nous reduire à n'avoir ni regle fixe pour les mœurs ni certitude dans les sciences. Il y a un plaisir extreme à remarquer dans ces divers raisonnemens, en quoy les uns & les autres ont aperçu quelque chose de la verité qu'ils ont essayé de connoitre. Car s'il est agreable d'observer dans la Nature le desir qu'elle a de

peindre Dieu dans tous ſes ouvrages ou l'on en voit quelques Caracteres parce qu'ils en ſont les images, combien plus eſt-il juſte de conſiderer dans les productions des eſprits, les efforts qu'ils font pour parvenir à la Verité, & de remarquer en quoy ils y arrivent & en quoy ils s'en egarent. C'eſt la principale utilité qu'on doit tirer de ſes Lectures. Il ſemble que la ſource des erreurs d'Epictete & de Stoiciens d'une part, de Montagne et des Epicuriens, de l'autre eſt de n'avoir pas ſçû que l'état de l'homme à preſent, differe de celuy de ſa Creation. Les uns remarquant quelques traces de ſa premiere grandeur, et ignorant ſa corruption, ont traité la nature comme ſaine, et ſans beſoin de Reparateur, ce qui les mene au comble de l'orgueil. Les autres éprouvant ſa miſere preſente, et ignorant ſa premiere dignité, traittent la nature comme neceſſairement infirme et irreparable, ce qui les precipite dans le deſeſpoir d'arriver à un veritable Bien, et de là dans une extreme lacheté. Ces deux états qu'il falloit connoitre enſemble, pour voir toute la verité, étant connus ſeparement, conduiſent neceſſairement à l'un de ces deux vices, à l'orgueil ou à la pareſſe, où ſont infalliblement plongez tous les hommes deſtituez des lumieres de la revelation, puiſque s'ils ne demeurent point dans leurs deſordres par lacheté, ils n'en ſortent que par vanité, & ſont toujours eſclaves.

C'eſt donc de ces lumieres imparfaites qu'il arrive

que les uns connoiſſant l'infirmité, & non le devoir, ils s'abbattent dans la Lacheté, les autres connoiſſant le devoir, ſans connoitre leur infirmité, ils s'élevent dans leur Orgueil. On s'imaginera peut-être qu'en les alliant on pourroit former une Morale parfaite: Mais au lieu de cette paix il ne reſulteroit de leur Aſſemblage qu'une Guerre & une Deſtruction generale: Car les uns établiſſant la certitude, & l'autre le doute, les uns la grandeur de l'homme, les autres ſa foibleſſe, ils ne ſçauroient ſe reunir & ſe concilier, ils ne peuvent ny ſubſiſter ſeuls à cauſe de leurs defauts ny s'unir à cauſe de la contrarieté de leurs Opinions.

Conciliation des deux Systemes.

Il faut qu'ils ſe briſent & s'aneantiſſent pour faire place à la verité de la Revelation: C'eſt elle qui accorde les contrarietés les plus formelles par un Art tout Divin. Uniſſant tout ce qui eſt de Vray, chaſſant tout ce qu'il y a de faux, elle enſeigne avec une ſageſſe veritablement celeſte, le point où s'accordent les principes oppoſés, qui paroiſſoient incompatibles dans ces doctrines purement humaines. En voicy la Raiſon, les ſages du monde ont placé les contrarietez dans un même ſujet, l'un attribuoit la force à la nature, l'autre la foibleſſe à cette même nature ce qui ne peut ſubſiſter: Au lieu que la foi nous apprend à les mettre en des ſujets differents; toute l'infirmité appartient à la nature, toute la puiſſance au ſecours de

Dieu. Voila l'union etonnante & nouvelle que Dieu ſeul pouvoit enſeigner, que luy ſeul pouvoit faire. C'eſt ainſy que la Philoſophie conduit inſenſiblement à la Theologie : & il eſt difficile de n'y pas entrer, quelque verité que l'on traite, parce qu'elle eſt le centre de toutes les veritez, ce qui paroit icy parfaitement, puiſqu'elle renferme ſi viſiblement ce qu'il y a de Vray dans ces Opinions contraires. Auſſy on ne voit pas comment aucun d'eux pourroit refuſer de la ſuivre. S'ils ſont pleins de la grandeur de l'homme, qu'en ont-ils imaginé qui ne cede aux promeſſes de l'Evangile ? & s'ils ſe plaiſent à voir l'infirmité de la nature, leur idée n'egale point celle de la veritable foibleſſe du peché. Chaque Party y trouve plus qu'il ne deſire, & ce qui eſt admirable y trouve une union ſolide, eux qui ne pouvoient s'allier dans un degré infiniment inferieur.

Conclusion.

On s'imagine que les Chretiens ont peu de beſoin de ces lectures Philoſophiques : on a tort, ſurtout dans un ſiecle comme le notre. Epictete a un art incomparable, pour troubler le repos de ceux, qui le cherchent dans les choſes exterieures, & pour les forcer à connoitre qu'ils ſont de veritables eſclaves & de miſerables aveugles ; qu'il eſt impoſſible d'eviter l'erreur & la douleur qu'ils fuient, s'ils ne ſe donnent ſans reſerve à Dieu ſeul. Montagne eſt incomparable pour confondre l'orgueil de ceux qui, ſans la foy, ſe piquent

d'une veritable Juſtice, pour deſabuſer ceux qui s'attachent à leurs opinions, & qui croient independament de l'exiſtence & des perfections de Dieu trouver dans les Sciences des verités inebranlables; & pour convaincre ſi bien la Raiſon de ſon peu de lumiere & de ſes égaremens, qu'il eſt difficile après cela d'être tenté de rejetter les Myſteres parce qu'on croit y trouver des repugnances. Mais Epictete en combattant la pareſſe mene à l'orgueil, & pourroit être nuiſible à ceux qui ne ſont pas perſuadés de la corruption de toute juſtice qui ne vient pas de la foy: Montagne paroit auſſy pernicieux de ſon coté, à ceux qui ont quelque pente à l'Impiete & aux Vices. Ces lectures doivent être reglées avec beaucoup de ſoin, de diſcretion, & d'egard à la condition & aux mœurs de ceux qui s'y appliquent. Mais il ſemble qu'en les joignant elles ne peuvent que reüſſir, parceque l'une s'oppoſe au mal de l'autre. Il eſt vray qu'elles ne peuvent donner la vertu, mais elles troublent dans les Vices, l'homme ſe trouvant combattu par les contraires dont l'un chaſſe l'Orgueil & l'autre la Pareſſe.

DIS-



DISCOURS

D'ESTIENNE DE LA BOETIE,

DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE,

Ou le Contr'un.

Avec les Notes de M. COSTE.

(a) D'Avoir plusieurs Seigneurs aucun bien je ne voy.
Qu'un sans plus soit le maistre, & qu'un seul
soit le Roy,

ce dit Ulysse en Homere, parlant en public. S'il n'eust dit, sinon

D'avoir plusieurs Seigneurs aucun bien je ne voy,

(a) Οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη· εἷς κοίρανος ἔστω,
Εἷς βασιλεύς. Iliad. L. II. vs. 204, 205.

cela eſtoit tant bien dit que rien plus. Mais au lieu que pour parler avec raiſon, il faloit dire que la domination de pluſieurs ne pouvoit eſtre bonne, puis que la puiſſance d'un ſeul, deſlors qu'il prend ce tiltre de Maiſtre, eſt dure & deſraiſonable: il eſt allé adjouſter tout au rebours,

Qu'un ſans plus ſoit le maiſtre, & qu'un ſeul ſoit le Roy.

Toutefois à l'avanture il faut excuſer Ulyſſe, auquel poſſible lors il eſtoit beſoin d'uſer de ce langage, & de s'en ſervir pour appaiſer la revolte de l'armée, conformant (je croy) ſon propos plus au temps, qu'à la verité. Mais à parler à bon eſcient, c'eſt un extreme mal-heur, d'eſtre ſujet à un maiſtre, duquel on ne peut eſtre jamais aſſeuré qu'il ſoit bon, puis qu'il eſt toujours en ſa puiſſance d'eſtre mauvais quand il voudra. Et d'avoir pluſieurs maiſtres, c'eſt autant que d'avoir autant de fois à eſtre extremement mal-heureux. Si ne veux-je pas pour ceſte heure debatre ceſte queſtion tant pourmenée, à ſavoir ſi les autres façons de Republiques ſont meilleures que la Monarchie. A quoy ſi je voulois venir, encores voudrois-je ſavoir, avant que mettre en doute, quel rang la Monarchie doit avoir entre les Republiques, ſi elle y en doit avoir aucun: pource qu'il eſt malaiſé de croire, qu'il y ait rien de public en ce gouvernement, où tout eſt à un. Mais ceſte queſtion eſt reſervée pour un autre temps, &

& demanderoit bien ſon traité à part: ou pluſtoſt ameneroit quant & ſoy toutes les diſputes politiques.

Pour ce coup je ne voudrois ſinon entendre, S'il eſt poſſible, & comme il ſe peut faire, que tant d'hommes, tant de Villes, tant de Nations, endurent quelques fois un Tyran ſeul, qui n'a puiſſance, que celle qu'on luy donne: qui n'a pouvoir de leur nuire, ſinon de tant qu'ils ont vouloir de l'endurer: qui ne ſauroit leur faire mal aucun, ſinon lors qu'ils aiment mieux le ſouffrir, que luy contredire. Grand' choſe certes, & toutesfois ſi commune, qu'il s'en faut de tant plus douloir, & moins esbahir, de voir un million de millions d'hommes ſervir miſerablement, ayans le col ſous joug, non pas contraints par une plus grande force, mais aucunement (ce ſemble) enchantez & charmez par le ſeul nom d'*Un*, duquel ils ne doyvent ni craindre la puiſſance, puis qu'il eſt ſeul, ni aimer les qualitez, puis qu'il eſt en leur endroit inhumain & ſauvage. La foibleſſe d'entre nous hommes eſt telle. Il faut ſouvent que nous obeyſſions à la force, il eſt beſoin de temporiſer, on ne peut pas toujours eſtre le plus fort. Donc ſi une Nation eſt contrainte par la force de la guerre de ſervir à Un, comme la Cité d'Athenes aux trente Tyrans, il ne ſe faut pas esbahir qu'elle ſerve, mais ſe plaindre de l'accident ou bien pluſtoſt ne s'esbahir,

ni ne s'en plaindre, mais porter le mal patiemment & se reserver à l'advenir à meilleure fortune. Nostre nature est ainsi, que les communs devoirs de l'amitié emportent une bonne partie du cours de nostre vie. Il est raisonnable d'aimer la Vertu, d'estimer les beaux faicts, de conoistre le bien d'où l'on l'a receu, & diminuer souvent de nostre aise, pour augmenter l'honneur & avantage de celuy qu'on aime, & qui le merite. Ainsi donc, si les habitans d'un Pays ont trouvé quelque grand personnage, qui leur ait monstré par espreuve une grande prevoyance pour les garder, grande hardiesse pour les defendre, un grand soin pour les gouverner : si de là en avant ils s'apprivoisent de luy obeyr, & s'en fier tant que de luy donner quelques avantages, je ne sçay (1) si ce seroit sagesse : de tant qu'on l'oste de là où il faisoit bien, pour l'avancer en lieu, où il pourra mal faire. Mais certes si ne pourroit-il faillir d'y avoir de la bonté, de ne craindre point mal de celuy, duquel on n'a receu que bien.

Mais, ô bon Dieu, que peut estre cela ? Comment dirons-nous que cela s'appelle ? Quel malheur est cestuy-là ? Ou quel vice, ou plustost quel malheureux vice, voir un nombre infini, non pas obeyr, mais servir, non pas estre gouvernez, mais tyrannisez, n'ayans ni biens, ni parens, ni enfans, ni leur vie

(1) *Si ce seroit un acte de sagesse d'autant qu'on l'oste de là où il faisoit bien*, &c.

mesme, qui soit à eux? Souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautez, non pas d'une armée, non pas d'un camp barbare, contre lequel il faudroit despendre son sang & sa vie devant, mais d'un seul: non pas d'un Hercules ne d'un Samson, mais d'un seul hommeau (2), & le plus souvent du plus lasche & femenin (3) de la Nation: non pas acoustumé à la poudre des battailles, mais encores à grand' peine au sable des tournois: non pas qui puisse par force commander aux hommes, mais tout empesché de servir vilement à la moindre femmelette. Appellons-nous cela lascheté? Dirons-nous, que ceux-là qui servent, soyent couards & recreus? Si deux, si trois, si quatre, ne se defendent d'Un, cela est estrange, mais toutefois possible. Bien pourra l'on dire lors à bon droit, que c'est faute de cœur. Mais si cent, si mille, endurent d'un seul, ne dira-on pas, qu'ils ne veulent point, qu'ils n'osent pas se prendre à luy, & que c'est non couardise; mais plustost mespris & desdain? Si l'on void, non pas cent, non pas mille hommes, mais cent pays, mille villes, un million d'hommes, n'assaillir pas un seul, duquel le mieux traitté de tous en reçoit mal d'estre serf & esclave: comment pourrons-nous nommer cela? Est-ce lascheté? Or il y a en tous vices naturellement quelque borne, outre laquelle ils ne peuvent passer. Deux peuvent craindre Un, & possible dix: mais mille, mais un million,

(2) *Hommeau*, petit homme: *Cotgrave* dans son Dictionaire François & Anglois. On trouve *Hommet*, & *Hommelet*, dans Nicot.

(3) *Femenin*, *Feminin*, effeminé: *Cotgrave*.

mais mille Villes, si elles ne se defendent d'Un, celà n'est pas couardise. Elle ne va point jusques-là, non plus que la vaillance ne s'estend pas, qu'un seul eschelle une forteresse, qu'il assaille une armée, qu'il conquiere un Royaume. Donques quel monstre de vice est-cecy, qui ne merite pas encore le tiltre de couardise ? qui ne trouve de nom assez vilain, que Nature desavouë avoir fait, & la langue refuse de le nommer? Qu'on mette d'un costé cinquante mille hommes en armes, d'un autre autant: qu'on les range en bataille, qu'ils viennent à se joindre, les uns libres combatans pour leur franchise, les autres pour la leur oster: ausquels promettra-on par conjecture la victoire? Lesquels pensera-on qui plus gaillardement iront au combat, ou ceux qui esperent pour guerdon (4) de leur peine l'entretenement de leur liberté, ou ceux qui ne peuvent attendre loyer des coups qu'ils donnent, ou qu'ils reçoyvent, que la servitude d'autruy ? Les uns ont toujours devant leurs yeux le bonheur de leur vie passée, l'attente de pareil aise à l'advenir. Il ne leur souvient pas tant, de ce qu'ils endurent ce peu de temps que dure une bataille, comme de ce qu'il conviendra à jamais endurer à eux, à leurs enfans, & à toute la posterité. Les autres n'ont rien qui les enhardisse, qu'une petite pointe de convoitise, qui se rebouche soudain contre le danger, & qui ne peut estre si ardente, qu'elle ne se doyve, & semble estaindre par

(4) *Guerdon*, loyer, recompense: *Nicot*.

la moindre goutte de ſang, qui ſorte de leurs playes. Aux batailles tant renommées de *Miltiade*, de *Leonide*, de *Themiſtocles*, qui ont eſté données deux mille ans a, & vivent encores aujourd'huy auſſi freſches en la memoire des livres & des hommes, comme ſi c'euſt eſté l'autre hier, qu'elles furent données en Grece, pour le bien de Grece & pour l'exemple de tout le monde: qu'eſt-ce qu'on penſe qui donna à ſi petit nombre de gens, comme eſtoyent les Grecs, non le pouvoir, mais le cœur de ſouſtenir la force de tant de navires, que la mer meſme en eſtoit chargée? De desfaire tant de Nations qui eſtoyent en ſi grand nombre, que l'eſquadron des Grecs n'euſt pas fourny, s'il euſt falu, des Capitaines aux armées des Ennemis? Sinon qu'il ſemble qu'en ces glorieux jours-là ce n'eſtoit pas tant la bataille des Grecs contre les Perſes, comme la victoire de la Liberté ſur la Domination, & de la franchiſé ſur la convoitiſe.

C'eſt choſe (5) eſtrange, d'ouyr parler de la vaillance, que la liberté met dans le cœur de ceux qui la defendent. Mais ce qui ſe fait en tous pays, par tous les hommes, tous les jours, qu'un homme ſeul maſtine cent mille Villes, & les prive de leur liberté: qui le croiroit, s'il ne faiſoit que l'ouyr dire, & non le voir? Et s'il ne ſe voyoit qu'en pays eſtranges, & lointaines terres, & qu'on le diſt, qui ne penſeroit que cela fuſt

(5) *Merveilleuſe, digne d'admiration.*

pluſtoſt feint & controuvé, que non pas veritable ? Encores ce ſeul Tyran, il n'eſt pas beſoin de le combattre, il n'eſt pas beſoin de s'en defendre : il eſt de ſoy-meſme desfait, (6) mais que le Pays ne conſente à la ſervitude. Il ne faut pas luy rien oſter, mais ne luy donner rien. Il n'eſt point beſoin que le Pays ſe mette en peine de faire rien pour ſoy, mais qu'il ne ſe mette pas en peine de faire rien contre ſoy. Ce ſont donc les Peuples meſmes, qui ſe laiſſent, ou pluſtoſt ſe font gourmander, puis qu'en ceſſant de ſervir ils en feroyent quittes. C'eſt le peuple qui s'aſſervit, qui ſe coupe la gorge : qui ayant le chois d'eſtre ſujet, ou d'eſtre libre, quitte ſa franchiſe, & prend le joug, qui conſent à ſon mal, ou pluſtoſt le pourchaſſe. S'il luy couſtoit quelque choſe de recouvrer ſa liberté, je ne l'en preſſerois point : combien que ce ſoit ce que l'homme doit avoir plus cher, que de ſe remettre en droit naturel : & par maniere de dire, de beſte revenir à homme. Mais encores je ne deſire pas en luy ſi grande hardieſſe. Je ne luy permets point, qu'il aime mieux une ; je ne ſçay quelle ſeureté de vivre à ſon aiſe. Quoy ? ſi pour avoir la liberté, il ne luy faut que la deſirer : s'il n'a beſoin que d'un ſimple vouloir, ſe trouvera-il Nation au monde, qui l'eſtime trop chere, la pouvant gaigner d'un ſeul ſouhait ? Et qui plaigne ſa volonté à recouvrer le bien, lequel on

(6) *Pourveu que.* „ Un homme ſage, dit *Philippe de Comines*, ſert „ bien en une compagnie de Princes, *mais qu'on* le veuille croire, & ne „ ſe pourroit trop acheter : L. I. c. 12.

devroit racheter au pris de ſon ſang ? Et lequel perdu, tous les gens d'honneur doyvent eſtimer la vie deſplaiſante, & la mort ſalutaire ? Certes tout ainſi comme le feu d'une petite eſtincelle devient grand, & toujours ſe renforce, & plus il trouve de bois, & plus eſt preſt d'en bruſler, & ſans que on y mette de l'eau pour l'eſtaindre, ſeulement en n'y mettant plus de bois, n'ayant plus que conſumer, il ſe conſume ſoymeſme, & devient ſans forme aucune & n'eſt plus feu: Pareillement les Tyrans, plus ils pillent, plus ils exigent, plus ils ruinent & deſtruiſent, plus on leur baille, plus on les ſert, d'autant plus ils ſe fortifient, deviennent toujours plus forts & plus frais, pour aneantir & deſtruire tout. Et ſi on ne leur baille rien, ſi on ne leur obeyt point, ſans combattre, ſans frapper ils demeurent nuds & desfaits, & ne ſont plus rien : ſinon que comme la racine, n'ayant plus d'humeur & aliment devient une branche ſeiche & morte.

Les hardis, pour acquerir le bien qu'ils demandent, ne craignent point le danger, les adviſez ne refuſent point la peine. Les laſches & engourdis ne ſçavent ni endurer le mal ni recouvrer le bien. Ils s'arreſtent en cela, de le ſouhaitter, & la vertu d'y pretendre leur eſt oſtée par leur laſcheté, le deſir de l'avoir leur demeure par la nature. Ce deſir, ceſte volonté, eſt commune aux ſages & aux indiſcrets, aux courageux & aux couards, pour ſouhaiter toutes choſes, qui eſtans acquiſes, les rendroyent heureux & contens. Une

ſeule en eſt à dire, en laquelle je ne ſçay comme nature defaut aux hommes, pour la deſirer. C'eſt la Liberté, qui eſt toutesfois un bien ſi grand, & ſi plaiſant, qu'elle perdue, tous les maux viennent à la file, & les biens meſmes qui demeurent aprés elle, perdent entierement leur gouſt & ſaveur, corrompus par la ſervitude. La ſeule Liberté, les hommes ne la deſirent point: non pas pour autre raiſon (ce me ſemble) ſinon pource que s'ils la deſiroyent, ils l'auroyent: comme s'ils refuſoyent faire ce bel acqueſt ſeulement, parce qu'il eſt trop aiſé.

Pauvres gens & miſerables, Peuples inſenſez, Nations opiniaſtres en voſtre mal, & aveugles en voſtre bien, vous vous laiſſez emporter devant vous le plus beau & le plus clair de voſtre revenu, piller vos champs, voller vos maiſons, & les deſpouiller des meubles anciens & paternels! Vous vivez de ſorte, que vous pouvez dire, que rien n'eſt à vous. Et ſembleroit, que meſhuy ce vous ſeroit grand heur, de tenir à moitié vos biens, vos familles & vos vies: & tout ce degaſt, ce malheur, ceſte ruine vous vient, non pas des ennemis, mais bien certes de l'ennemy, & de celuy que vous faites ſi grand qu'il eſt, pour lequel vous allez ſi courageuſement à la guerre, pour la grandeur duquel vous ne refuſez point de preſenter à la mort vos perſonnes. Celuy qui vous maiſtriſe tant, n'a que deux yeux, n'a que deux mains,

mains, n'a qu'un corps, & n'a autre chofe que ce qu'a le moindre homme du grand nombre infiny de vos Villes : finon qu'il a plus que vous tous, c'eft l'avantage que vous luy faites, pour vous deftruire. D'où a-il prins tant d'yeux ? d'où vous efpie-il, fi vous ne les luy donnez ? Comment a-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos Citez, d'où les a-il, s'ils ne font des voftres ? Comme a-il aucun pouvoir fur vous, que par vous autres mefmes ? Comment vous oferoit-il courir fus, (7) s'il n'avoit intelligence avec vous ? Que vous pourroit-il faire, fi vous n'eftiez recelleurs du larron qui vous pille ? complices du meurtrier qui vous tuë, & traiftres de vous-mefmes ? Vous femez vos fruits, afin qu'il en face le degaft : Vous meublez & rempliffez vos maifons, pour fournir à fes voleries : Vous nourriffez vos filles, afin qu'il ait dequoy faouler fa luxure : Vous nourriffez vos enfans, afin qu'il les meine, pour le mieux qu'il leur face, en fes guerres, qu'il les meine à la boucherie, qu'il les face les miniftres de fes convoitifes, les executeurs de fes vengeances. Vous rompez à la peine vos perfonnes, afin qu'il fe puiffe mignarder en fes delices, & fe veautrer dans les fales & vilains plaifirs. Vous vous affoibliffez, afin de le faire plus fort & roide, à vous tenir plus courte la bride. Et de tant d'indignitez, que les Beftes mefmes, ou ne fentiroyent point, ou n'endureroyent point, vous pou-

(7) *S'il n'étoit d'intelligence avec vous.*

vez vous en delivrer, ſi vous eſſayez, non pas de vous en delivrer, mais ſeulement de le vouloir faire. Soyez reſolus de ne ſervir plus, & vous voila libres. Je ne veux pas que vous le pouſſiez, ny le branſliez, mais ſeulement ne le ſouſteniez plus ; & vous le verrez, comme un grand Coloſſe, à qui on a dèſrobbé la baſe, de ſon poids meſme fondre en bas, & ſe rompre.

Mais certes les Medecins conſeillent bien, de ne mettre pas la main aux playes incurables : & je ne ſay pas ſagement, de vouloir en cecy conſeiller le Peuple, qui a perdu long tems y a toute conoiſſance, & duquel, puis qu'il ne ſent plus ſon mal, cela ſeul monſtre aſſez, que ſa maladie eſt mortelle. Cherchons donc par conjecture, ſi nous en pouvons trouver, comment s'eſt ainſi ſi avant enracinée ceſte opiniaſtre volonté de ſervir, qu'il ſemble maintenant, que l'Amour meſme de la Liberté ne ſoit pas ſi naturelle.

Premierement, cela eſt, comme je croy, hors de noſtre doute, que ſi nous vivions avec les droits que Nature nous a donnez, & les enſeignemens qu'elle nous apprend, nous ſerions naturellement obeïſſans aux parents, ſujets à la Raiſon & ſerfs de perſonne, de l'obeïſſance que chacun, ſans autre advertiſſement que de ſon naturel, porte à ſes pere & mere. Tous les hommes ſont teſmoins chacun en ſoy & pour ſoy, de la Raiſon, ſi elle naiſt avec nous, ou non : qui eſt une queſtion

debatuë au ſond par les Academiques, & touchée par toute l'eſchole des Philoſophes. Pour ceſte heure je ne penſerois point faillir, en croyant, qu'il y a en noſtre ame quelque naturelle ſemence de raiſon, qui entretenuë, par bon conſeil & couſtume, fleurit en vertu : & au contraire, ſouvent ne pouvant durer contre les vices ſurvenus, eſtouffée s'avorte. Mais certes s'il y a rien de clair & d'apparent en la Nature, & en quoy il ne ſoit pas permis de faire l'aveugle, c'eſt cela, que Nature, le Miniſtre de Dieu, & la Gouvernante des hommes, nous a tous faits de meſme forme, & comme il ſemble, à meſme moule, afin de nous entreconoiſtre tous pour compagnons, ou pluſtot freres. Et ſi faiſant les partages des preſens qu'elle nous donnoit, elle a fait quelques avantages de ſon bien, ſoit au corps ou à l'eſprit, aux uns plus qu'aux autres : ſi n'a-elle pourtant entendu nous mettre en ce monde, comme dans un champ clos, & n'a pas envoyé icy bas les plus forts & plus adviſez, comme des brigands armez dans une foreſt, pour y gourmander les plus foibles. Mais pluſtoſt faut-il croire, que faiſant ainſi aux uns les parts plus grandes, & aux autres plus petites, (8) elle vouloit faire place à la fraternelle affection, afin qu'elle euſt où s'employer, ayans les uns puiſſance de donner aide, & les autres beſoin d'en recevoir. Puis donc que ceſte bonne mere nous a donné à tous toute la Terre pour demeure, nous a tous logez aucunement en une

(8) *Elle vouloit donner lieu à l'affection fraternelle.*

mesme maison, nous a tous figurez en mesme paste, afin que chacun se peust mirer, & quasi reconnoistre l'un dans l'autre : si elle nous a tous en commun donné ce grand present de la voix & de la parole, pour nous accointer & fraterniser davantage, & faire par la commune & mutuelle declaration de nos pensées, une communion de nos volontez : Et si elle a tasché par tous moyens de serrer & estraindre plus fort le nœud de nostre alliance & societé : si elle a monstré en toutes choses, qu'elle ne vouloit tant nous faire tous unis que tous uns : il ne faut pas faire doute, que nous ne soyons tous naturellement libres, puis que nous sommes tous compagnons : & ne peut tomber en l'entendement de personne, que Nature ait mis aucun en servitude, nous ayant tous mis en compagnie.

Mais à la verité c'est bien pour neant de debatre, si la Liberté est naturelle, puis qu'on ne peut tenir aucun en servitude, sans luy faire tort, & qu'il n'y a rien au monde si contraire à la Nature (estant toute raisonnable) que l'injure. Reste donc de dire que la Liberté est naturelle, & par mesme moyen (à mon advis) que nous ne sommes pas seulement nais en possession de nostre franchise, mais aussi avec affection de la defendre. Or si d'aventure nous faisons quelque doute en cela, & sommes tant abastardis, que ne puissions reconnoistre nos biens, ni semblablement nos naïfves affections, il faudra que je vous face l'honneur qui vous ap-

partient, & que je monte, par maniere de dire, les Beſtes brutes en chaire, pour vous enſeigner voſtre nature & condition. Les beſtes (ce m'aid' Dieu) ſi les hommes ne font trop les ſourds, leur crient: *Vive Liberté.* Pluſieurs y en a d'entr'elles, qui meurent ſitoſt qu'elles ſont priſes, comme le poiſſon, qui perd la vie auſſitoſt que l'eau : pareillement celles-là quittent la lumiere, & ne veulent point ſurvivre à leur naturelle franchiſe. Si les animaux avoient entre eux leurs rangs & préeminences, ils feroient (à mon advis) de liberté leur nobleſſe. Les autres, des plus grandes juſques aux plus petites, lors qu'on les prend, font ſi grande reſiſtance des ongles, de cornes, de pieds, de bec, qu'elles declarent aſſez combien elles tiennent cher ce qu'elles perdent. Puis eſtans priſes, nous donnent tant de ſignes apparens de la connoiſſance qu'elles ont de leur malheur, qu'il eſt bel à voir, que d'ores en là ce leur eſt plus languir que vivre, & qu'elles continuent leur vie, plus pour plaindre leur aiſe perdu, que pour ſe plaire en ſervitude. Que veut dire autre choſe l'Elephant, qui s'eſtant defendu juſques à n'en pouvoir plus, n'y voyant plus d'ordre, eſtant ſur le poinct d'eſtre prins, il enfonce ſes maſchoires, & caſſe ſes dents contre les arbres, ſinon que le grand deſir qu'il a de demeurer libre, comme il eſt nay, (9) luy fait de l'eſprit, & l'adviſe de marchander avec les chaſſeurs, ſi pour le pris de ſes dents il en ſera quitte,

(9) *Lui donne de l'eſprit, & lui fait venir la penſée de marchander avec les chaſſeurs,* &c.

& s'il sera receu à bailler son yvoire, & payer cefte rançon pour sa liberté. Nous appostons le cheval, deslors qu'il est nay, pour l'apprivoisir à servir: & si ne le savons-nous tant flatter, que quand ce vient à le domter, il ne morde le frein, qu'il ne ruë contre l'esperon, comme (ce semble) pour monstrer à la nature; & tesmoigner au moins par là, que s'il sert, ce n'est pas de son gré, mais par nostre contrainte. Que faut-il donc dire?

Mesmes les bœufs sous les pieds du joug (10) geignent,
Et les oiseaux dans la cage se plaignent,

comme j'ay dit ailleurs, autres fois, passant le temps à nos rimes Françoises. Car je ne craindrois point, escrivant à toy (ô Longa) mesler de mes vers, desquels je ne lis jamais, que pour le semblant que tu fais de t'en contenter, tu ne m'en faces glorieux. Ainsi donc puis que toutes choses, qui ont sentiment deslors qu'elles l'ont, sentent le mal de la subjection, & courent aprés la Liberté: Puis que les bestes, qui encores sont faites pour le service de l'homme, ne se peuvent accoustumer à servir, qu'avec protestation d'un desir contraire: quel malencontre a esté cela, qui a peu tant desnaturer l'homme, seul nay (de vray) pour vivre franchement, de luy faire perdre la souvenance de son premier estre, & le desir de le reprendre?

(10) *Gemissent.*—GEINDRE, gemere, *Nicot.*

Il y a trois ſortes de Tyrans. Je parle des meſchans Princes. Les uns ont le Royaume par l'élection du peuple, les autres par la force des armes, les autres par la ſucceſſion de leur race. Ceux qui les ont acquis par le droit de la guerre, ils s'y portent ainſi qu'on conoit bien, qu'ils ſont, comme on dit, en terre de conqueſte. Ceux qui naiſſent Roys, ne ſont pas communément gueres meilleurs: ains eſtans nais & nourris dans le ſang de la Tyrannie, tirent avec le laict la nature du Tyran, & font eſtat des peuples qui ſont ſous eux, comme de leurs ſerfs hereditaires: & ſelon la complexion, en laquelle ils ſont plus enclins, avares, ou prodigues, tels qu'ils ſont, ils font du Royaume, comme de leur heritage. Celuy, à qui le peuple a donné l'Eſtat, devroit eſtre (ce me ſemble) plus ſupportable: & le ſeroit, comme je croy, n'eſtoit que deſlors qu'il ſe void eſlevé par deſſus les autres en ce lieu, flatté par je ne ſçay quoy, que l'on appelle *la grandeur*, il delibere de n'en bouger point. Communément, celuy-là fait eſtat de la puiſſance que le peuple luy a baillée, de la rendre à ſes enfans. Or deſlors que ceux-là ont prins ceſte opinion, c'eſt choſe eſtrange, de combien ils paſſent en toutes ſortes de vices, & meſmes en la cruauté, les autres tyrans. Ils ne voyent autre moyen, pour aſſeurer la nouvelle Tyrannie, que d'eſtendre fort la ſervitude, & eſtranger tant les ſujets de la Liberté, encores que la memoire

en ſoit freſche, qu'ils la leur puiſſent faire perdre. Ainſi pour en dire la verité, je voy bien qu'il y a entre eux quelque difference, mais de choix je n'en voy point : & eſtant les moyens de venir aux regnes divers, tousjours la façon de regner eſt quaſi ſemblable. Les eſleus, comme s'ils avoyent prins des taureaux à domter, les traittent ainſi : les conquerans penſent en avoir droit, comme de leur proye : les ſucceſſeurs, d'en faire ainſi que de leurs naturels eſclaves.

Mais à propos, ſi d'avanture il naiſſoit aujourd'huy quelques gens, tous neufs, non accouſtumez à la ſujettion, ny affriandez à la liberté, & qu'ils ne ſceuſſent que c'eſt ni de l'un ni de l'autre, ni à grand' peine des noms : ſi on leur preſentoit, ou d'eſtre ſujets, ou vivre en liberté, à quoi s'accorderoyent-ils ? Il ne faut pas faire difficulté, qu'ils n'aimaſſent trop mieux obeyr ſeulement à la Raiſon, que ſervir à un homme ; ſinon poſſible que ce fuſſent ceux d'Iſraël, qui ſans contrainte ny ſans aucun beſoin, ſe firent un tyran : duquel peuple je ne ly jamais l'hiſtoire, que je n'en aye trop grand deſpit, quaſi juſques à devenir inhumain, pour me resjouir de tant de maux qui leur en advindrent. Mais certes tous les hommes, tant qu'ils ont quelque choſe d'homme, devant qu'ils ſe laiſſent aſſujettir, il faut l'un des deux, ou qu'ils ſoyent contraints, ou deceus : contraints par les armes eſtrangeres, comme Spartes & Athenes par les forces d'Alexandre, ou par les factions,

factions, ainsi que la Seigneurie d'Athenes estoit devant venue entre les mains de Pisistrat. Par tromperie perdent-ils souvent la Liberté : & en ce ils ne sont pas si souvent seduits par autruy comme ils sont trompez par eux mesmes. Ainsi le Peuple de Syracuse, la maistresse ville de Sicile (qui s'appelle adjourd'huy Saragosse) estant pressé par les guerres, inconsiderément ne mettant ordre qu'au danger, esleva *Denys* le premier, & luy donna charge de la conduite de l'armée : & ne se donna garde, qu'elle l'eut fait si grand, que cette bonne piece-là, revenant victorieux, comme s'il n'eust pas vaincu ses ennemis, mais ses citoyens, se fit de Capitaine Roy, & de Roy Tyran. Il n'est pas croyable, comme le peuple, deslors qu'il est assujetty, tombe soudain en un tel & si profond oubly de la franchise, qu'il n'est pas possible qu'il s'eveille pour la r'avoir, servant si franchement, & tant volontiers, qu'on diroit à le voir, qu'il a, non pas perdu sa liberté, mais sa servitude. Il est vray, qu'au commencement l'on sert contraint, & vaincu par la force : mais ceux qui viennent aprés, n'ayans jamais veu la liberté, & ne sachans que c'est, servent sans regret, & font volontiers ce que leurs devanciers avoyent fait par contrainte. C'est cela, que les hommes naissent sous le joug, & puis nourris & eslevez dans le servage, sans regarder plus avant, se contentans de vivre, comme ils sont nais, & ne pensans point avoir d'autre droit, ny autre bien, que ce qu'ils ont trouvé, ils prennent pour leur nature

l'estat de leur naissance. Et toutesfois il n'est point d'heritier si prodigue & nonchalant, qui quelque-fois ne passe les yeux dans ses registres, pour entendre s'il jouyt de tous les droits de sa succession, ou si l'on a rien entrepris sur luy, ou son predecesseur. Mais certes la Coustume, qui a en toutes choses grand pouvoir sur nous, n'a en aucun endroit si grande vertu qu'en cecy, de nous enseigner à servir: & (comme l'on dit que Mithridate, (11) qui se fit ordinaire à boire le poison) pour nous apprendre à avaller, & ne trouver pas amer le venin de la servitude. L'on ne peut pas nier, que la nature n'ait en nous bonne part, pour nous tirer là où elle veut, & nous faire dire ou bien ou mal nais: mais si faut-il confesser, qu'elle a en nous moins de pouvoir que la coustume: pource que le naturel, pour bon qu'il soit, se perd s'il n'est entretenu: & la nourriture nous fait tousjours de sa façon, comment que ce soit, malgré la nature. Les semences de bien, que la nature met en nous, sont si menuës & glissantes qu'elles n'endurent pas le moindre heurt de la nourriture contraire. Elles ne s'entretiennent pas plus aisément, qu'elles s'abastardissent, se fondent, & viennent en rien: ne plus ne moins que les (12) fruictiers, qui ont bien tous quelque naturel à part, lequel ils gardent bien, si on les laisse venir: mais ils le laissent aussi tost, pour porter d'autres fruicts estrangers,

(11) *Qui se fit une habitude de boire du poison.*
(12) *Les Arbres fruitiers.*

& non les leurs selon qu'on les ente. Les herbes ont chascune leur proprieté, leur naturel & singularité: mais toutefois le gel, le temps, le terrouer ou la main du Jardinier, ou adjoustent, ou diminuent beaucoup de leur vertu. La plante qu'on a veuë en un endroit, on est ailleurs empesché de la reconnoistre. Qui verroit les *Venetiens*, une poignée de gens, vivans si librement, que le plus meschant d'entre eux ne voudroit pas estre Roy, & tout ainsi nais & nourris, qu'ils ne connoissent point d'autre ambition, sinon à qui mieux advisera à soigneusement entretenir leur Liberté: ainsi apprins & faits dans le berceau, ils ne prendroyent point tout le reste des felicitez de la terre, pour perdre le moindre point de leur franchise. Qui aura veu, dy-je, ces personnages-là, & au partir de là s'en ira aux terres de celuy, que nous appellons le Grand Seigneur, voyant là des gens, qui ne peuvent estre nais, que pour le servir, & qui pour le maintenir abandonnent leur vie: Penseroit-il que les autres & ceux-là eussent mesme naturel, ou plustost s'il n'estimeroit pas, que sortant d'une cité d'hommes, il est entré dans un parc de Bestes? Licurgue le policeur de Sparte, ayant nourry (ce dit-on) deux chiens tous deux freres, tous deux allaictez de mesme laict, (13) l'un engraissé à la cuisine, l'autre accoustumé par les champs au son de la

(13) Ceci est pris d'un Traité de *Plutarque*, intitulé, *Comment il faut nourrir les Enfans*, ch. 2. de la Traduction d'*Amyot*.

trompe & (14) du huchet: voulant monſtrer au peuple Lacedemonien, que les hommes ſont tels, que leur nourriture les fait, mit les deux chiens en plein marché, & entre eux une ſouppe & un lievre: l'un courut au plat, & l'autre au lievre. Toutefois (ce dit-il) ſi ſont-ils freres. Doncques celuy-là avec ſes Loix & ſa Police nourrit & fit ſi bien les Lacedemoniens, que chaſcun d'eux euſt eu plus cher de mourir de mille morts, que de reconoiſtre autre Seigneur que la Loy & le Roy.

Je pren plaiſir de ramentevoir un propos, que tindrent jadis les Favoris de Xerxes, le grand Roy de Perſe, touchant les Spartiates. Quand Xerxes faiſoit ſes appareils de grande armée, pour conquerir la Grece, il envoya ſes Ambaſſadeurs par les Citez Gregeoiſes, demander de l'eau & de la terre (c'eſtoit la façon que les Perſes avoyent de ſommer les Villes) A Sparte ny à Athenes n'envoya-il point: pource que de ceux que (15) Daire ſon pere y avoit envoyez, pour faire pareille demande, (16) les Spartiates & les Atheniens en avoyent jetté les uns dans les foſſez, les autres ils avoient fait ſauter dedans un puits, leur diſans, qu'ils prinſſent là hardiment de l'eau & de la terre,

(14) Du Cor. *Huchet*, dit Nicot, *c'eſt un Cornet dont on huche*, ou appelle *les Chiens*,— — *& dont les Poſtillons uſent ordinairement.*

(15) Ou, comme nous diſons aujourd'hui, *Darius*, Roi des Perſes, fils d'*Hyſtaſpe*, le prémier de ce nom.

(16) *Herodote*, Liv. VII. pag. 421, 422. Edit. *Gronov.*

pour porter à leur Prince. Ces gens ne pouvoyent souffrir, que de la moindre parole seulement on touchast à leur liberté. Pour en avoir ainsi usé, les Spartiates conurent qu'ils avoyent encouru la haine des Dieux mesmes, specialement de Talthybie Dieu des herauts. Ils s'adviserent d'envoyer à Xerxes, pour les appaiser, deux de leurs Citoyens, pour se presenter à luy qu'il fit d'eux à sa guise, & se payast de là pour les Ambassadeurs qu'ils avoient tuez à son pere. Deux Spartiates, l'un nommé (17) Specte, l'autre (18) Bulis, s'offrirent de leur gré pour aller faire ce payement. Ils y allerent, & en chemin ils arriverent au Palais d'un Perse, que on appelloit (19) Gidarne, qui estoit Lieutenant du Roy en toutes les Villes d'Asie, qui sont sur la coste de la mer. Il les recueillit fort honorablement. Et apres plusieurs propos, tombans de l'un en l'autre, il leur demanda, pourquoy ils refusoyent tant l'amitié du Roy. (20) *Croyez* (dit-il) *Spartiates, & conoissez*

(17) Ou plûtôt, *Sperthies*, Σπερθίης, comme le nomme Herodote, L. VII. p. 421.

(18) Βοῦλις, *ibid.*

(19) Ou plûtôt *Hydarnés*, Ὑδάρνης, *ibid.*

(20) Ξεινίζων δὲ, εἴρετο τάδε, Ἄνδρες Λακεδαιμόνιοι, τί δὲ φεύγετε βασιλέϊ φίλοι γενέσθαι; ὁρᾶτε γὰρ ὡς ἐπίσταται βασιλεὺς ἄνδρας ἀγαθοὺς τιμᾶν, ἐς ἐμέ τε καὶ τὰ ἐμὰ πρήγματα ἀποβλέποντες. οὕτω δὴ καὶ ὑμεῖς εἰ δοίητε ὑμέας αὐτοὺς βασιλέϊ, (δεδόξασθε γὰρ πρὸς αὐτοῦ ἄνδρες εἶναι ἀγαθοὶ) ἕκαστος ἂν ὑμέων ἄρχοι γῆς Ἑλλάδος, δόντος βασιλῆος. Πρὸς ταῦτα ὑπεκρίναντο τάδε, Ὕδαρνες, οὐκ ἐξ ἴσου γίνεται ἡ συμβουλίη ἡ ἐς ἡμέας τείνουσα. Τοῦ μὲν γὰρ πεπειρημένος συμβουλεύεις, τοῦ δὲ ἄπειρος ἐών. τὸ μὲν γὰρ δοῦλος εἶναι ἐξεπίστεαι, ἐλευθερίης δὲ οὔκω ἐπειρήθης, οὔτ᾽ εἰ ἔστι γλυκὺ, οὔτ᾽ εἰ μή. εἰ γὰρ αὐτῆς πειρήσαιο, οὐκ ἂν δόρασι συμβουλεύοις ἡμῖν περὶ αὐτῆς μάχεσθαι, ἀλλὰ καὶ πελέκεσι. *Herodot.* L. VII. p. 422.

par moy, comment le Roy ſçait honorer ceux qui le valent, & penſez que ſi vous eſtiez à luy, il vous feroit de meſme. Si vous eſtiez à luy, & qu'il vous euſt conus, il n'y a celuy d'entre vous, qui ne fuſt Seigneur d'une Ville de Grece. „ En cecy, Gidarne, tu ne „ nous ſçaurois donner bon conſeil (dirent les Lacede- „ moniens) pource que le bien que tu nous promets, tu „ l'as eſſayé, mais celuy dont nous jouyſſons, tu ne „ ſçais que c'eſt: tu as eſprouvé la faveur du Roy, „ mais la Liberté, quel gouſt elle a, combien elle eſt „ douce, tu n'en ſçais rien. Or ſi tu en avois taſté „ toymeſme, tu nous conſeillerois de la defendre, non „ pas avec le lance & l'eſcu, mais avec les dents & les „ ongles. „ Le ſeul Spartiate diſoit ce qu'il faloit dire: mais certes l'un & l'autre diſoyent, comme ils avoyent eſté nourris. Car il ne ſe pouvoit faire que le Perſe euſt regret à la liberté, ne l'ayant jamais euë, ny que le Lacedemonien enduraſt la ſubjection, ayant gouſté la franchiſe.

(21) Caton l'Utican, eſtant encores enfant & ſous la verge, alloit & venoit ſouvent chez Sylla le Dictateur, tant pource qu'à raiſon du lieu & maiſon, dont il eſtoit, on ne luy fermoit jamais les portes, qu'auſſi ils eſtoyent proches parens. Il avoit tousjours ſon maiſtre quand il y alloit, comme avoyent accouſtumé les enfans de bonne part. Il s'apperceut que dans

(21) Ou, comme nous parlons aujourd'hui, *Caton d'Utique.*

l'hostel de Sylla, en sa presence, ou par son commandement, on emprisonnoit les uns, on condamnoit les autres, l'un estoit banny, l'autre estranglé, l'un demandoit (22) le confisq d'un Citoyen, & l'autre la teste. En somme, tout y alloit, non comme chez un Officier de la Ville, mais comme chez un Tyran du Peuple, & c'estoit non pas un parquet de Justice, mais une caverne de Tyrannie. Ce noble enfant (23) dit à son maistre : *Que ne me donnez-vous un poignard? Je le cacheray sous ma robbe. J'entre souvent dans la chambre de Sylla, avant qu'il soit levé. J'ai le bras assez fort pour en depescher la Ville.* Voyla vrayement une parole apartenante à Caton. C'estoit un commencement de ce personnage, digne de sa mort. Et neantmoins qu'on ne die ne son nom ne son pays, qu'on conte seulement le fait tel qu'il est, la chose mesme parlera, & jugera-on à belle avanture, qu'il estoit Romain, & nay dedans Rome, mais dans la vraye Rome, & lors qu'elle estoit libre. A quel propos tout cecy? Non pas certes que j'estime que le pays & le terrouer parfacent rien. Car en toutes contrées, en tout air, est contraire la subjection, & plaisant d'estre libre.

Mais parce que je suis d'avis, qu'on ait pitié de ceux qui en naissant se sont trouvez le joug au col, &

(22) La confiscation. *Cotgrave*, dans son Dictionaire François & Anglois.

(23) Plutarque dans la Vie de Caton d'Utique, ch. I. de la Traduction d'*Amyot*.

que ou bien on les excuſe, ou bien qu'on leur pardonne, ſi n'ayans jamais veu ſeulement l'ombre de la Liberté, & n'en eſtans point advertis, ils ne s'apperçoivent point du mal que ce leur eſt d'eſtre eſclaves. S'il y a quelques pays (comme dit Homere des Cimmeriens) où le Soleil ſe monſtre autrement qu'à nous, & aprés leur avoir eſclairé ſix mois continuels, il les laiſſe ſommeillans dans l'obſcurité, ſans les venir revoir de l'autre demie année : ceux qui naiſtroyent pendant ceſte longue nuiɛt, s'ils n'avoient ouy parler de la clarté, s'esbahiroit-on, ſi n'ayans point veu de jour, ils s'accouſtumoyent aux tenebres, où ils ſont nais, ſans deſirer la lumiere ? On ne plaint jamais ce qu'on n'a jamais eu, & le regret ne vient point, ſinon aprés le plaiſir ; & touſjours eſt avec la cognoiſſance du bien, le ſouvenir de la joye paſſée. Le naturel de l'homme eſt bien d'eſtre franc, & de le vouloir eſtre ; mais auſſi ſa nature eſt telle, que naturellement il tient le ply, que la nourriture luy donne.

Diſons donc, Ainſi qu'à l'homme toutes choſes luy ſont naturelles, à quoy il ſe nourrit & acouſtume, mais ſeulement ce luy eſt naïf, à quoy ſa nature ſimple, & non alterée l'appelle : ainſi la premiere raiſon de la ſervitude volontaire, c'eſt la couſtume, comme des plus braves (24) courtaux, qui au commencement mordent le

(24) Chevaux.—COURTAULT *eſt un Cheval qui a crin & oreilles coupées*, dit Nicot. Voyez le Dictionaire de l'Academie Françoiſe au mot *Courtaud*.

le frein, & puis apres s'en jouent: & là où naguerès ils † rouyent contre la selle, ils se portent maintenant dans le harnois, & tous fiers (25) se gorgiasent sous la barde. Ils disent qu'ils ont esté tousjours sujets, que leurs peres ont ainsi vescu. Ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mors, & le se font acroire par exemples: & fondent eux-mesmes sur la longueur, la possession de ceux qui les tyrannisent. Mais pour vray les ans ne donnent jamais droit de malfaire, ains aggrandissent l'injure. Tousjours en demeure-il quelques uns mieux nais que les autres, qui sentent le poids du joug, (26) & ne peuvent tenir de le crouller, qui ne s'apprivoisent jamais de la subjection, & qui tousjours, comme Ulysse qui par mer & par terre cherchoit de voir la fumée de sa case, ne se sçavent garder (27) d'adviser à leurs naturels privileges, & de se souvenir des predecesseurs, & de leur premier estre. Ce sont volontiers ceux-là, qui ayans l'entendement net, & l'esprit clair-voyant, ne se contentent pas, comme (28) le gros populas, de regar-

† *Regimbant.*

(25) *Se gorgiaser*, qui n'est plus en usage, signifie la même chose que *se panader*, dont on se sert en parlant d'une personne bien mise qui marche avec faste comme un paon qui fait la rouë.——*Gorgiaseté*, dit Nicot, *est cointise & propreté en habits.*

(26) Et ne peuvent s'empêcher de le *secouër*.——*Crouler*, ou *Crosler*, quatere, *Nicot*. Ce mot ne'st plus en usage dans un sens actif.

(27) *De reflechir sur leurs privileges naturels.*

(28) La vile populace. *Populas*, terme de mepris, qui semble encherir sur celui de *populace*, pourroit bien avoir été forgé dans le Païs de l'Auteur de ce Discours; & peut-être n'en est-il jamais sorti. Je ne l'ai pas trouvé du moins dans aucun de nos vieux Dictionaires.

K

der ce qui eſt devant leurs pieds, s'ils n'adviſent & derriere & devant, & ne rameinent encores les choſes paſſées, pour juger de celles du temps advenir, & pour meſurer les preſentes. Ce ſont ceux, qui ayans la teſte d'eux-meſmes bien faite, l'ont encores polie par l'eſtude & le ſavoir. Ceux-là, quand la Liberté ſeroit entierement perdue, & toute hors du monde, l'imaginant & la ſentant en leur eſprit, & encores la ſavourant, la ſervitude ne leur eſt jamais de gouſt, pour ſi bien qu'on l'acouſtre.

Le grand Turc s'eſt bien adviſé de cela, que les livres & la doctrine donnent plus que toute autre choſe, aux hommes, le ſens de ſe reconnoiſtre & de hayr la Tyrannie. J'entends qu'il n'a en ſes terres gueres de plus ſçavans qu'il n'en demande. Or communément le bon zele & affection de ceux qui ont gardé malgré le temps la devotion à la Franchiſe, pour ſi grand nombre qu'il y en ait, en demeure ſans effect pour ne s'entreconoiſtre point. La Liberté leur eſt toute oſtée ſous le Tyran, de faire & de parler, & quaſi de penſer. Ils demeurent tous ſinguliers en leurs fantaſies. Et pourtant Momus ne ſe mocqua par trop, quand il trouva cela à redire en l'homme que Vulcan avoit fait, dequoy il ne luy avoit mis une petite feneſtre au cœur, afin que par là l'on peuſt voir ſes penſées. L'on a voulu dire que (29) Brute & Caſſe, lors qu'ils firent l'entre-

(29) *Brutus & Caſſius*, comme on parle aujourd'hui.

prife de la delivrance de Rome, ou plus toft de tout le monde, ne voulurent point que Ciceron ce grand zelateur du bien public, s'il en fut jamais, fuft de la partie, & eftimerent fon cœur trop foible pour un fait fi haut. Ils fe fioyent bien de fa volonté, mais ils ne s'affeuroyent point de fon courage. Et toutesfois qui voudra difcourir les faits du temps paffé, & les Annales anciennes, il s'en trouvera peu, ou point, de ceux, qui voyans leur pays mal mené, & en mauvaifes mains, ayans entreprins d'une bonne intention de le delivrer, qu'ils n'en foyent venus à bout, & que la Liberté, pour fe faire apparoiftre, ne fe foit elle-mefme fait efpaule. (30) *Harmode*, Ariftogiton, Thrafybule, Brute le vieux, Valere & Dion, comme ils ont vertueufement penfé, l'executerent heureufement. En tel cas quafi jamais à bon vouloir ne defaut la fortune. Brute le jeune & Caffe ofterent bien heureufement la fervitude, mais en ramenant la Liberté, ils moururent, non pas miferablement. Car quel blafme feroit-ce de dire, qu'il y ait rien eu de miferable en ces gens-là, ny en leur mort, ny en leur vie? Mais certes au grand dommage & perpetuel malheur, & entiere ruine de la Republique: laquelle certes fut, comme il me femble, enterrée avec eux. Les autres entreprinfes, qui ont efté faites depuis contre les autres Empereurs Romains, n'eftoyent que des conjurations de gens ambitieux, lefquels ne font pas à plain-

(30) *Harmodius.*

dre des inconvenients qui leur ſont advenus: eſtant bel à voir, qu'ils deſiroyent, non pas d'oſter, mais de ruiner la Couronne, pretendans chaſſer le Tyran, & retenir la Tyrannie. A ceux-là je ne voudroy pas meſme qu'il leur en fuſt bien ſuccedé: & ſuis content qu'ils ayent monſtré par leur exemple, qu'il ne faut pas abuſer du ſainct nom de la Liberté, pour faire mauvaiſe entrepriſe.

Mais pour revenir à mon propos, lequel j'avois quaſi perdu, la premiere raiſon pourquoy les hommes ſervent volontieres, eſt, ce qu'ils naiſſent ſerfs, & ſont nourris tels. De ceſte-cy en vient une autre, que aiſément les gens deviennent, ſous les Tyrans, laſches & effeminez: dont je ſay merveilleuſement bon gré à *Hippocrates*, le grand pere de la Medecine, qui s'en eſt prins garde, & l'a ainſi dit en l'un de ſes livres, qu'il intitule *Des malades* (31). Ce perſonnage avoit certes le cœur en bon lieu, & le monſtra bien alors que le grand Roy le voulut attirer près de luy à force d'offres & grands preſens;

(31) Ce n'eſt point dans celui *Des Maladies*, que nous cite ici *La Boëtie*, mais dans un autre, intitulé περὶ ἀέρων, ὑδάτων, τόπων: Où Hippocrate dit §. 41. Ὁκόσοι——ἐν τῇ Ἀσίῃ ἕλληνες, ἢ βάρβαροι μὴ δεσπόζονται, ἀλλ' αὐτόνομοί εἰσι,——οὗτοι μαχιμώτατοί εἰσι πάντων. & §. 54. Ὅκου βασιλεύονται, ἐκεῖ ἀνάγκη δειλοτάτους εἶναι: C'eſt-à-dire, *Que les plus belliqueux des Peuples d'Aſie, Grecs ou Barbares, ſont ceux qui n'étant pas gouvernez deſpotiquement, vivent ſous les Loix qu'ils s'impoſent à eux-meſmes, & qu'où les hommes vivent ſous des Rois abſolus, ils ſont néceſſairement fort timides.* On trouve les mêmes penſées, plus particulierement détaillées dans le paragraphe 40. du même Ouvrage.

& luy reſpondit franchement, (32) qu'il feroit grand' conſcience de ſe meſler de guerir les Barbares, qui vouloyent tuer les Grecs, & de rien ſervir par ſon art à luy qui entreprenoit d'aſſervir la Grece. La Lettre qu'il luy envoya, ſe void encores aujourd'huy parmy ſes autres Oeuvres, & teſmoignera pour jamais de ſon bon cœur, & de ſa noble nature. Or il eſt donc certain, qu'avec la Liberté tout à un coup ſe perd la vaillance. Les gents ſujets n'ont point d'allegreſſe au combat, ny d'aſpreté. Ils vont au danger comme attachez, & tous engourdis, & par maniere d'acquit: & ne ſentent point bouillir dans le cœur, l'ardeur de la franchiſe, qui fait meſpriſer le peril, & donne envie de acheter par une belle mort, entre ſes compagnons l'honneur de la gloire. Entre les gens libres, c'eſt à l'envy, à qui mieux mieux, chaſcun pour le bien commun, chaſcun pour ſoy: là

(32) Une maladie peſtilentielle s'étant repanduë dans les Armées d'*Artaxerxe* Roi de Perſe, ce Prince conſeillé de recourir dans cette occaſion à l'aſſiſtance d'Hippocrate. écrivit à *Hyſtanes* Gouverneur de l'Helleſpont pour le charger d'attirer Hippocrate à la Cour de Perſe en lui offrant tout autant d'or qu'il voudroit, & en l'aſſurant de la part du Roi qu'il iroit de pair avec les plus grands Seigneurs de Perſe, ἔσεσθαι Περσέων τοῖς ἀρίστοις ἰσότιμον. Hyſtanes executa ponctuellement cet ordre: mais Hippocrate lui répondit auſſi-tôt, qu'il étoit ſuffiſamment pourvu de toutes les choſes neceſſaires à la vie, & qu'il ne lui étoit pas permis de joüir des richeſſes des Perſes, ni d'employer ſon art à guerir des Barbares, qui étoient ennemis des Grecs: Περσέων δὲ ὄλβῳ οὔ μοι θέμις ἐπαύρασθαι· οὐδὲ βαρβάρους ἄνδρας νούσων παύειν, ἐχθροὺς ὑπάρχοντας Ἑλλήνων. La Lettre d'Artaxerxe à Hyſtanes, celle d'Hyſtanes à Hippocrate, & la Réponſe d'Hippocrate, d'où ſont tirées toutes les particularitez qui compoſent cet article, ſe trouvent à la fin des Oeuvres d'Hippocrate.

où ils s'attendent d'avoir toute leur part au mal de la desfaite, ou au bien de la victoire. Mais les gens assujettis, outre ce courage guerrier, ils perdent encores en toutes autres choses la vivacité, & ont le cœur bas & mol, & sont incapables de toutes choses grandes. Les Tyrans conoissent bien cela : & voyans que ils prennent ce ply, (33) pour les faire mieux avachir encores leur y aident-ils.

Xenophon, Historien grave, & du premier rang entre les Grecs, a fait (34) un Livret, auquel il fait parler *Simonide* avec *Hieron*, le Roy de Syracuse, des miseres du Tyran. . Ce Livre est plein de bonnes et graves remonstrances, et qui ont aussi bonne grace, à mon advis, qu'il est possible. Que pleust à Dieu, que tous les Tyrans, qui ont jamais esté, l'eussent mis devant les yeux, et s'en fussent servis de mirouer. Je ne puis pas croire, qu'ils n'eussent reconu leurs verruës, et eu quelque honte de leurs taches. En ce Traité il conte la peine, en quoy sont les Tyrans qui sont contraints, faisans mal à tous, se craindre de tous. Entre autres choses il dit cela, que les mauvais Roys se servent d'estrangers à la guerre, et les soudoyent, ne s'osans fier de mettre, à leurs gens (ausquels ils ont fait tort) les

(33) *Pour faire qu'ils deviennent plus foibles & plus lâches.*——*Avachir*, devenir lasche comme une vache, *frangi viribus ac debilitari:* Nicot.

(34) Intitulé, Ἱέρων ἢ Τυραννικὸς, HIERON, ou *Portrait de la condition des Rois.*

armes en la main. Il y a eu de bons Roys qui ont bien eu à leur solde des Nations estranges, comme des François mesmes, et plus encores d'autres fois qu'aujourd'huy, mais à une autre intention, pour garder les leurs, n'estimans rien de dommage de l'argent pour espargner les hommes. C'est ce que disoit Scipion (ce croy-je, le grand Afriquain) qu'il aimeroit mieux avoir sauvé la vie à un Citoyen, que desfait cent ennemis. Mais certes cela est bien asseuré, que le Tyran ne pense jamais que sa puissance luy soit asseurée, sinon quand il est venu à ce poinct, qu'il n'a sous luy homme qui vaille. Donques à bon droit luy dira-on cela, que Thrason en Terence se vante avoir reproché au maistre des Elephans,

[b] Pour cela si brave vous estes,
Que vous avez charge des bestes.

Mais ceste ruse des Tyrans d'abestir leurs Sujets ne se peut conoistre plus clairement, que par ce que Cyrus fit aux Lydiens, apres qu'il se fut emparé de Sardes, la maistresse ville de Lydie, & qu'il eut prins à mercy Cresus, ce tant riche Roy, & l'eut emmené captif quant & soy. On luy apporta les nouvelles, que les Sardins s'estoyent revoltez. Ils les eust bien-tost reduits sous sa main. Mais ne voulant pas mettre à sac une tant belle ville, ny estre tousjours en peine d'y tenir une

[b] Eone es ferox, quia habes imperium in belluas?
TER. *Eunuch.* Act. III. Sc. 1. vs. 25.

armée pour la garder, il s'advisa d'un grand expedient pour s'en asseurer. Il y establit des bordeaux, (35) des tavernes & jeux publics, & fit publier ceste Ordonnance, que les habitans eussent à en faire estat. Il se trouva si bien de ceste garnison, qu'il ne luy falut jamais depuis tirer un coup d'espée contre les Lydiens. Ces pauvres gens miserables s'amuserent à inventer toutes sortes de jeux, si bien que les Latins ont tiré leur mots, & ce que nous appellons *Passe-temps*, ils l'appellent *LVDI*, comme s'ils vouloyent dire *Lydi*. Tous les Tyrans n'ont pas ainsi declaré si expres, qu'ils voulussent effeminer leurs hommes: mais pour vray ce que celuy-là ordonna formellement, & en effect, sous main ils l'ont pourchassé la pluspart. A la verité c'est le naturel du menu populaire, duquel le nombre est tousjours plus grand dans les Villes. Il est souspçonneux à l'endroit de celui qui l'aime, & simple envers celuy qui le trompe. Ne pensez pas qu'il ayt nul oiseau, qui se prenne mieux à la pipée, ni poisson aucun, qui pour la friandise s'accroche plustost (36) dans le haim, que tous les peuples s'allechent vistement à la servitude pour la moindre plume, qu'on leur passe (comme on dit) devant la bouche. Et est chose merveilleuse, qu'ils se laissent aller ainsi tost, (37) mais seulement qu'on les chatouille.

(35) *Herodote*, L. I. p. 63. Edit. *Gronov.*

(36) *A l'hameçon.* *Haim*, de *hams*, dit *Nicot*, s'appelle aussi *hamesson*, Présentement *hameçon* est seul en usage.

(37) *Pourvu seulement qu'on les chatouille.*

Les

Les theatres, les jeux, les farces, les ſpectacles, les gladiateurs, les beſtes eſtranges, les medailles, les tableaux, & autres telles drogueries, eſtoyent aux peuples anciens les appaſts de la ſervitude, le prix de leur liberté, les outils de la Tyrannie. Ce moyen, ceſte pratique, ces allechemens avoyent les anciens Sujets ſous le joug. Ainſi les peuples (38) aſſottis, trouvans beaux ces paſſe-temps, amuſez d'un vain plaiſir, qui leur paſſoit devant les yeux, s'accouſtumoyent à ſervir auſſi niaiſement, mais plus mal, que les petits enfans, qui pour voir les luiſans images de Livres illuminez, apprennent à lire. Les Romains Tyrans s'adviſerent encores d'un autre poinct, de feſtoyer ſouvent les dizaines publiques, abuſant ceſte canaille (comme il falloit) qui ſe laiſſe aller, plus qu'à toute choſe, au plaiſir de la bouche. Le plus entendu de tous n'euſt pas quitté ſon eſcuelle de ſoupe, pour recouvrer la liberté de la Republique de Platon. Les Tyrans faiſoyent largeſſe du quart de bled, du ſextier de vin, du ſeſterce: & lors c'eſtoit pitié d'ouyr crier, *Vive le Roy*. Les lourdauts n'adviſoyent pas, qu'ils ne faiſoyent que recouvrer une partie du leur, & que cela meſme qu'ils recouvroyent, le Tyran ne leur euſt peu donner, ſi devant il ne l'avoit oſté à eux-meſmes. Tel euſt amaſſé aujourd'huy le ſeſterce, tel ſe fuſt gorgé au feſtin public, en beniſſant Tibere & Neron de leur belle liberalité, qui le lendemain eſtant contrainct d'aban-

(38) Devenus ſots. *Aſſotir*, ſtolidum vel inſanum fieri: *Nicot*.

donner ses biens à l'avarice, ses enfans à la luxure, son sang mesmes à la cruauté de ces magnifiques Empereurs, ne disoit mot, non plus qu'une pierre, & ne se remuoit non plus qu'une souche. Tousjours le populas a eu cela. Il est au plaisir, qu'il ne peut honnestement recevoir, tout ouvert & dissolu, & au tort & à la douleur, qu'il ne peut honnestement souffrir, insensible. Je ne voy pas maintenant personne, qui oyant parler de *Neron*, ne tremble mesme au surnom de ce vilain monstre, de ceste orde & salle beste. On peut bien dire qu'apres sa mort aussi vilaine que sa vie, le noble Peuple Romain (39) en receut tel desplaisir (se souvenant de ses jeux & festins) qu'il fut sur le point d'en porter le dueil. Ainsi l'a escrit *Corneille Tacite* Autheur bon, & grave des plus, & certes croyable. Ce qu'on ne trouvera pas estrange, si l'on considere, ce que ce peuple-là mesme avoit fait à la mort de Jules Cesar, qui donna congé aux Loix & à la Liberté. Auquel personnage ils n'y ont (ce me semble) trouvé rien qui valust que son humanité: laquelle, quoy qu'on la preschast tant, fut plus dommageable, que la plus grande cruauté du plus sauvage Tyran qui fust oncques. Pource que à la verité ce fut ceste venimeuse douceur, qui envers le Peuple Romain sucra la servitude. Mais aprés sa mort, ce Peuple-là, qui avoit encores à la bouche ses ban-

(39) *Plebs sordida & circo ac theatris sueta, simul deterrimi servorum, aut qui adesis bonis, per dedecus Neronis alebantur, mœsti.* Tacit. *Hist.* L. I. ab initio.

quets, en l'esprit la souvenance de ses prodigalitez, pour luy faire ses honneurs & le mettre en cendres, (40) amonceloit à l'envy les bancs de la place, & puis (41) esleva une Coulonne, comme au Pere du Peuple (ainsi portoit le chapiteau) & luy fit plus d'honneur, tout mort qu'il estoit, qu'il n'en devoit faire à homme du monde: si ce n'estoit possible à ceux qui l'avoyent tué. Ils n'oublierent pas cela aussi les Empereurs Romains, de prendre communement le titre de *Tribun du Peuple*, tant pource que cest office estoit tenu pour sainct & sacré; que aussi qu'il estoit estably pour la defence & protection du peuple, & sous la faveur de l'Estat. Par ce moyen ils s'asseuroyent, que ce Peuple se fieroit plus d'eux, comme s'ils devoyent encourir le nom, & non pas sentir les effects.

Au contraire aujourd'huy ne font pas beaucoup mieux ceux qui ne font mal aucun, mesmes de consequence, qu'ils ne facent passer devant quelque joly propos du bien commun & soulagement public. Car vous sçavez bien (ô Longa) le formulaire, duquel en quelques endroits ils pourroyent user assez finement. Mais en la pluspart certes il n'y peut avoir assez de finesse, là où il y a tant d'impudence. Les Roys d'Assyrie, & encores aprés eux ceux de Mede, ne se pre-

(40) *Suetone* dans la Vie de Jule Cesar, §. 84.

(41) *Postea solidam columnam prope viginti pedum lapidis Numidici in foro statuit, scripsitque*, PARENTI PATRIÆ. Sueton. ibid. §. 85.

sentoyent en public, que le plus tard qu'ils pouvoyent, pour mettre en doute ce populas, s'ils estoyent en quelque chose plus qu'hommes, & laisser en ceste resverie les gens, qui sont volontiers les imaginatifs, aux choses dequoy ils ne peuvent juger de veue. Ainsi tant de Nations, qui furent assez long temps sous cest Empire Assyrien, avec ce mystere s'accoustumerent à servir, & servoyent plus volontiers, pour ne sçavoir quel maistre ils avoient, ny à grand' peine s'ils en avoyent: & craignoyent tous à credit un que personne n'avoit veu. Les premiers Roys d'Egypte ne se monstroyent gueres, qu'ils ne portassent tantost une branche, tantost du feu sur la teste, & se masquoyent ainsi, & faisoyent les basteleurs: & en ce faisant, par l'estrangeté de la chose, ils donnoyent à leurs Sujets quelque reverence & admiration: où aux gens, qui n'eussent esté ou trop sots, ou trop asservis, ils n'eussent apresté (ce m'est advis) sinon passetemps & risée. C'est pitié d'ouyr parler, de combien de choses les Tyrans du temps passé faisoyent leur profit, pour fonder leur Tyrannie: de combien de petits moyens ils se servoyent grandement, ayans trouvé ce populas fait à leur poste: auquel ils ne savoyent tendre filé, qu'ils ne s'y vinssent prendre, duquel ils ont eu tousjours si bon marché de tromper, qu'ils ne l'assujettissoyent jamais tant, que lors qu'ils s'en mocquoyent le plus.

Que di ay-je d'une autre belle bourde, que les peu-

ples anciens prindrent pour argent comptant? Ils creurent fermement, (42) que le gros doigt d'un pied de Pyrrhus, Roy des Epirotes, faisoit miracles, & guarissoit les malades de la rate. Ils enrichirent encores mieux le conte, que ce doigt, après qu'on eut bruslé tout le corps mort, s'estoit trouvé entre les cendres, s'estant sauvé maugré le feu. Tousjours ainsi le peuple s'est fait luy mesmes les mensonges, pour puis aprés les croire. Prou de gens l'ont ainsi escrit, mais de façon, qu'il est bel à voir, qu'ils ont amassé cela des bruits des Villes, & du vilain parler du populaire. Vespasian revenant d'Assyrie, & passant par Alexandrie pour aller à Rome s'emparer de l'Empire, fit merveilles. (43) Il redressoit les boiteux, il rendoit clair-voyans les aveugles: & tout pleins d'autres belles choses, ausquelles qui ne pouvoit voir la faute qu'il y avoit, il estoit (à mon advis) plus aveugle, que ceux qu'il guerissoit. Les Tyrans mesmes trouvoyent fort estrange, que les hommes peussent endurer un homme leur faisant mal. Ils vouloyent fort se mettre la religion devant pour garde-corps, & s'il estoit possible, empruntoyent quelque eschantillon de divinité, pour le soustien de leur meschante vie. Doncques *Salmonée*, si l'on croit à la Sibille de Virgile, & son enfer, pour s'estre ainsi mocqué des gens, & avoir voulu faire du Jupi-

(42) Tout ce qu'on dit ici de Pyrrhus, est rapporté dans sa Vie par Plutarque ch. 2. de la Traduction d'*Amyot*.

(43) *Suetone*, dans la Vie de Vespasien, §. 7.

ter, en rend maintenant compte où elle le vid en l'arriere-enfer,

[c] Souffrant cruels tourmens, pour vouloir imiter
Les tonnerres du Ciel, & feux de Jupiter.
Deſſus quatre courſiers il s'en alloit branlant
(Haut monté) dans ſon poing un grand flambeau
brulant
Par les peuples Gregeois, & dans le plein marché
En faiſant ſa bravade: mais il entreprenoit
Sur l'honneur qui ſans plus, aux Dieux appartenoit.
L'inſenſé, qui l'orage & foudre inimitable
Contrefaiſoit (d'airain, & d'un cours effroyable
De chevaux corne-pieds) du Pere tout puiſſant:
Lequel, bien toſt après, ce grand mal puniſſant,
Lança, non un flambeau, non pas une lumiere
D'une torche de cire, avecques ſa fumiere,
Mais par le rude coup d'une horrible tempeſte,
Il le porta là bas, les pieds par deſſus teſte.

[c] C'eſt une traduction fade & groſſiere de ces beaux vers Latins:

Vidi & crudeles dantem Salmonea pœnas,
Dum flammas Jovis, & ſonitus imitatur Olympi.
Quattuor hic invectus equis, & lampada quaſſans,
Per Graium populos, mediæque per Elidis urbem
Ibat ovans, Divûmque poſcebat honorem:
Demens! qui nimbos & non imitabile fulmen
Ære, & cornipedum curſu ſimularat equorum.
At Pater omnipotens denſa inter nubila telum
Contorſit (non ille faces, nec fumea tedis
Lumina) præcipitemque immani turbine adegit.
VIRG. *Æneid.* L. VI. vſ. 585, *&c.*

Si celuy, qui ne faifoit que le fot, eft à cefte heure fi bien traitté là-bas, je croy que ceux qui ont abufé de la Religion pour eftre mefchans, s'y trouveront encores à meilleurs enfeignes.

Les noftres femerent en France je ne fçay quoy de tel, des *crapauts*, des *fleurs de liz*, l'*Ampoule*, l'*Oriflan*. Ce que (44) de ma part, comment qu'il en foit je ne veux pas encores mefcroire, puis que nous & nos anceftres n'avons eu aucune occafion de l'avoir mefcru, ayans tousjours des Roys fi bons en la paix, fi vaillans

(44) Par tout ce que *La Boëtie* nous dit ici des *Fleurs de Liz*, de l'*Ampoule*, & de l'*Oriflan*, il eft aifé de deviner ce qu'il penfe veritablement des chofes merveilleufes qu'on en conte. Et le bon *Pafquier* n'en jugeoit point autrement que La Boëtie. *Il y a en chaque Republique* (nous dit-il dans fes Recherches de la France, Liv. VIII. c. 21.) *plufieurs hiftoires que l'on tire d'une longue ancienneté, fans que le plus du temps l'on en puiffe fonder la vraye origine, & toutefois on les tient non feulement pour veritables, mais pour grandement auctorifées & facrofainctes. De telle marque en trouvons-nous plufieurs tant en Grece qu'en la Ville de Rome. Et de cette même façon avons-nous prefque tiré entre nous, l'ancienne opinion que nous eufmes de l'Auriflamme, l'invention de nos Fleurs de Lys que nous attribuons à la Divinité, & plufieurs autres telles chofes, lefquelles bien qu'elles ne foient aidées d'Autheurs anciens, fi eft-ce qu'il eft bien feant à tout bon Citoyen de les croire pour la majefté de l'Empire.* Tout cela reduit à fa jufte valeur, fignifie, que c'eft par complaifance qu'il faut croire ces fortes de chofes, *ch'il crederle è cortefia.*——Dans un autre endroit du même Ouvrage (*Liv. II. ch. 17.*) Pafquier remarque qu'il y a eu des Rois de France qui ont eu pour Armoiries *Trois Crapaux*, mais que Clovis, *pour rendre fon Royaume plus miraculeux, fe fit apporter par un Hermite, comme par advertiffement du Ciel, les fleurs de Lys lefquelles fe font continuées jufques à nous.* Ce dernier Paffage n'a pas befoin de commentaire. L'Auteur y déclare fort nettement & fans détour, à qui l'on doit attribuer *l'invention de Fleurs de Lys.*

en la guerre, que encores qu'ils naissent Roys, si semble-il qu'ils ont esté non pas faits comme les autres par la nature, mais choisis par le Dieu tout-puissant, devant que naistre, pour le gouvernement & la garde de ce Royaume. Encores quand cela n'y seroit pas, si ne voudrois-je pas entrer en lice, pour debattre la verité de nos histoires, ny l'espplucher si privement pour ne tollir ce bel estat, où se pourra fort escrimer nostre Poësie Françoise, maintenant non pas accoustrée, mais, comme il semble, faite toute à neuf, par nostre *Ronsard*, nostre *Baif*, nostre *du Bellay*, qui en cela avancent bien tant nostre Langue, que j'ose esperer, que bien-tost les Grecs ny les Latins n'auront gueres pour ce regard devant nous, sinon possible que le droit d'aisnesse. Et certes je ferois grand tort à nostre rithme (car j'use volontiers de ce mot, & il ne me desplait) pource qu'encores que plusieurs l'eussent renduë mechanique, toutefois je voy assez de gens, qui sont à mesmes pour la r'anoblir, & luy rendre son premier honneur. Mais je luy ferois, dy-je, grand tort de luy oster maintenant ces beaux contes du Roy *Clovis*, ausquels desja je voy, ce me semble, combien plaisamment, combien à son aise s'y esgayera la veine de nostre Ronsard en sa *Franciade*. J'entens sa portée, je conois l'esprit aigu, je sçay la grace de l'homme. Il fera ses besongnes de l'Oriflan, aussi bien que les Romains de leurs Anciles, [d] *& des boucliers*

[d] ——— *Et lapsa ancilia Cælo.*
VIRG. *Æneid.* L. VIII. vs. 664.

3

boucliers du Ciel en bas jettez, ce dit Virgile. Il mesnagera nostre Ampoulle aussi bien que les Atheniens leur * panier d'Erisicthone. Il se parlera de nos armes encores dans la tour de Minerve. Certes je serois outrageux de vouloir desmentir nos livres, & de courir ainsi sur les terres de nos Poëtes. Mais pour revenir d'où je ne sçay comment j'avois destourné le fil de mon propos, a-il jamais esté que les Tyrans, pour s'asseurer, n'ayent tousjours tasché d'accoustumer le peuple envers eux, non pas seulement à l'obeïssance & servitude, mais encores à devotion? Donques ce que j'ay dit jusques

* Dans les deux Editions que j'ai données de LA SERVITUDE VOLONTAIRE, je n'avois pû rendre raison de ce que veut dire ici *La Boëtie*: mais un habile homme qui a mis au jour en 1735, une traduction Angloise de cet Ouvrage, d'un stile plus net, plus coulant & plus poli que l'Original, ayant mis ici une Note très-curieuse qui ne laisse rien à desirer sur cet article, la voici fidellement traduite en faveur de ceux qui pourroient ignorer comme moi, ce que c'est que *le panier d'Erisicthone*.

" CALLIMAQUE dans son *Hymne à Cérés* parle d'une Corbeille qu'on " supposoit descendre du Ciel, & qui étoit portée sur le soir dans le Tem-" ple de cette Déesse, lorsqu'on célébroit sa Fête. *Suidas* sur le mot " Κανηφοροὶ, *Porteurs de Corbeilles*, dit que la ceremonie des Corbeilles " fut instituée sous le Regne d'Erisicthon, & c'est peut-être sur cela que " La Boëtie s'est avisé de l'appeller *Panier d'Erisicthone*. Il peut sem-" bler d'ailleurs, que c'est à quoi Callimaque fait allusion dans son Hymne, " ψ. 32. où il dit, ἁ χείρων Ἐρεσίχθονος ἅψατο βωλά, *qu'Eresicthon prit une* " *resolution plus impie*, à présent qu'Eresicthon insulte Cérés, & coupe un " Arbre consacré à cette Déesse: dont il fut puni par une Faim insatiable, " comme *Ovide* le rapporte fort au long vers la fin du VIII Livre de ses " Metamorphoses, d'après Callimaque de qui Ovide a emprunté cette " Fable.——C'est ainsi que le Traducteur Anglois a taché d'éclaircir cet " endroit de *La Servitude Volontaire*, sur lequel M. *Coste* n'avoit point " fait de note, & qui paroit assez obscur, de la maniere que la Boëtie a " trouvé bon de l'exprimer.

icy, qui aprend les gens à servir volontiers, ne sert gueres aux tyrans, que pour le menu & grossier populaire. Mais maintenant je viens à mon advis à un poinct lequel est le secret & (45) le resourd de la domination, le soustien & fondement de la Tyrannie. Qui pense que les hallebardes des gardes, l'assiette du guet, garde les Tyrans, à mon jugement se trompe fort: ils s'en aydent, comme je croy, plus pour la formalité & espouvantail, que pour fiance qu'ils y ayent. Les Archers gardent d'entrer dans les Palais les malhabiles, qui n'ont nul moyen, non pas les bien armez, qui peuvent faire quelque entreprinse. Certes des Empereurs Romains il est aisé à compter, qu'il n'y en a pas eu tant, qui ayent eschappé quelque danger par le secours de leurs Archers, comme de ceux-là qui ont esté tuez par leurs gardes. Ce ne sont pas les bandes de gens à cheval, ce ne sont pas les compagnies de gens à pied, ce ne sont pas les armes, qui defendent le Tyran. Mais on ne le croira pas du premier coup: toutesfois il est vray. Ce sont tousjours quatre ou cinq qui maintiennent le Tyran, quatre ou cinq qui luy tiennent le pays tout en servage. Tousjours il a esté, que cinq ou six ont eu l'oreille du Tyran, & s'y sont aprochez d'eux-mesmes, ou bien ont esté apellez par luy, pour estre les complices de ses cruautez, les compagnons de ses plaisirs, macquereaux de ses voluptez, & communs au bien de ses pilleries. Ces

(45) *Le ressort.*

ſix addreſſent ſi bien leur Chef, qu'il faut pour la ſocieté, qu'il ſoit meſchant, non pas ſeulement de ſes meſchancetez, mais encores des leurs. Ces ſix ont ſix cens, qui profitent ſous eux, & font de leurs ſix cens ce que les ſix font au Tyran. Ces ſix cens tiennent ſous eux ſix mille, qu'ils ont eſlevez en eſtat, auſquels ils ont fait donner, ou le gouvernement des Provinces, ou le maniement des deniers, afin qu'ils tiennent la main à leur avarice & cruauté, & qu'ils l'executent quand il ſera temps, & facent tant de mal d'ailleurs, que ils ne puiſſent durer que ſous leur ombre, ny s'exempter que par leur moyen des Loix & de la peine. Grande eſt la ſuyte, qui vient aprés de cela. Et qui voudra s'amuſer à devuyder ce filet, il verra, que non pas les ſix mille, mais les cent mille, les millions, par ceſte corde, ſe tiennent au Tyran, s'aydant d'icelle, comme en Homere Jupiter qui ſe vante, s'il tire la chaine, d'amener vers ſoy tous les Dieux. Delà venoit la creuë du Senat ſous Jule, l'eſtabliſſement de nouveaux eſtats, election d'offices, non pas certes, à bien prendre, reformation de la Juſtice, mais nouveaux ſouſtiens de la Tyrannie. En ſomme l'on en vient là par les faveurs, par les gains, ou regains que l'on a avec les Tyrans, qu'il ſe trouve quaſi autant de gens, auſquels la tyrannie ſemble eſtre profitable, comme de ceux, à qui la Liberté ſeroit agreable. Tout ainſi que les Medecins diſent, qu'à noſtre corps s'il y a quelque

chofe de gafté, deflors qu'en autre endroit (46) il s'y bouge rien, il fe vient auffi toft rendre vers cefte partie vereufe: Pareillement deflors qu'un Roy s'eft declaré Tyran, tout le mauvais, toute la lie du Royaume, je ne dy pas un tas de larronneaux, & (47) d'efforillez, qui ne peuvent gueres faire mal ny bien en une Republique: mais ceux qui font taxez d'une ardente ambition, & d'une notable avarice, s'amaffent autour de luy, & le fouftiennent, pour avoir part au butin, & eftre fous le grand Tyran, tyranneaux eux-mefmes. Ainfi font les grands voleurs & les fameux courfaires. Les uns defcouvrent le pays, les autres (48) chevalent les voyageurs, les uns font en embuche, les autres au guet, les uns maffacrent, les autres defpouillent, & encores qu'il y ait entre eux des préeminences, & que les uns ne foyent que valets, & les autres les chefs de l'affemblée, fi n'en y a-il à la fin pas un, qui ne fe fente du principal butin, au moins de la recherche. On dit bien que les Pirates Ciliciens ne s'affemblerent pas feulement en fi grand nombre, qu'il fallufł envoyer contre eux Pompée le grand. Mais encores tirerent à leur alliance plufieurs belles Villes & grandes Citez, aux ha-

(46) *Il s'y fait quelque fermentation, quelque tumeur.*—De *Bouge, qui,* felon Nicot, *fignifie ce qui eft comme renflé, & fortant en tumeur,*—eft venu *bouger* dans le fens qu'on l'employe ici.

(47) De faquins, de gens perdus de reputation, qui ont été condamnez à avoir les oreilles coupées. —*Efforillez* ou *Efforeillez*, Rei auribus diminuti: *Nicot.*

(48) Pourfuivent les voyageurs pour les détrouffer. *Chevaler un homme, comme on chevale les perdrix,* captare: *Nicot.*

vres, desquelles ils se mettoyent en grande seureté, revenant des courses, & pour recompense leur bailloyent quelque proufit du recellement de leurs pilleries.

Ainsi le Tyran asservit les Sujets les uns par le moyen des autres, & est gardé par ceux, desquels, s'ils valoyent rien, il se devroit garder, mais, comme on dit, pour fendre le bois il se fait des coings du bois mesme. Voila ses Archers, voila ses Gardes, voila ses Hallebardiers. Il n'est pas qu'eux-mesmes ne souffrent quelquefois de luy. **Mais** ces perdus, ces abandonnez de Dieu & des hommes, sont contents d'endurer du mal, pour en faire, non pas à celuy qui leur en fait, mais à ceux qui en endurent comme eux, & qui n'en peuvent mais. Et toutesfois voyant ces gens-là, qui (49) naquettent le Tyran, pour faire leurs besongnes de sa tyrannie, & de la servitude du peuple, il me prend souvent esbahissement de leur meschanceté, & quelquefois quelque pitié de leur grande sottise. Car, à dire vray, qu'est-ce autre chose de s'approcher du Tyran, sinon que de se tirer plus arriere de la Liberté, & (par maniere de dire) serrer à deux mains & embrasser la servitude? Qu'ils mettent un petit à part leur ambition, qu'ils se deschargent un peu de leur avarice: & puis, qu'ils se re-

(49) *Flattent le Tyran, lui font servilement la Cour.* Du temps de *Nicot* on appelloit *Naquet* le Garçon, qui dans le Jeu de Paume sert les Joueurs: & c'est de ce mot, qui n'est plus en usage, qu'a été formé *Naqueter*, ou *Nacqueter*, qu'on a conservé dans le *Dictionaire de l'Academie Françoise.*

gardent eux-mesmes, qu'ils se reconoissent, & ils verront clairement, que les villageois, les paysans, lesquels tant qu'ils peuvent, ils foullent aux pieds, & en font pis que des forsats ou esclaves: ils verront, dis-je, que ceux-là ainsi mal-menez, sont toutefois au prix d'eux fortunez, & aucunement libres. Le laboureur & l'artisan, pour tant qu'ils soyent asservis, en sont quittes, en faisant ce qu'on leur dit. Mais le Tyran void les autres qui sont prés de luy, coquinans & mendians sa faveur. Il ne faut pas seulement qu'ils facent ce qu'il dit, mais qu'ils pensent ce qu'il veut, & souvent, pour luy satisfaire, qu'ils previennent encore ses pensées. Ce n'est pas tout à eux de luy obeir, il faut encores luy complaire; il faut qu'ils se rompent, qu'ils se tourmentent, qu'ils se tuent à travailler en ses affaires, & puis qu'ils se plaisent de son plaisir, qu'ils laissent leur goust pour le sien, qu'ils forcent leur complexion, qu'ils despouillent leur naturel. Il faut qu'ils prennent garde à ses paroles, à sa voix, à ses signes, à ses yeux: qu'ils n'ayent ni yeux, ni pieds, ni mains, que tout ne soit au guet, pour espier ses volontez, & pour descouvrir ses pensées. Cela est-ce vivre heureusement? Cela s'appelle-il vivre? Est-il au monde rien si insupportable que cela? Je ne dis pas à un homme bien nay, mais seulement à un qui ait le sens commun, ou sans plus, la face d'un homme. Quelle condition est plus miserable, que de vivre ainsi, qu'on n'ait rien à soy, tenant d'autruy son aise, sa liberté, son corps & sa vie?

Mais ils veulent ſervir, pour gaigner des biens: comme s'ils pouvoyent rien gaigner qui fuſt à eux, puis que ils ne peuvent pas dire d'eux, qu'ils ſoyent à eux-meſmes. Et comme ſi aucun pouvoit rien avoir de propre ſous un Tyran, ils veulent faire que les biens ſoyent à eux, & ne ſe ſouviennent pas, que ce ſont eux, qui luy donnent la force, pour oſter tout à tous, & ne laiſſer rien, qu'on puiſſe dire eſtre à perſonne. Ils voyent que rien ne rend les hommes ſujets à ſa cruauté, que les biens: qu'il n'y a aucun crime envers luy digne de mort, que le dequoy: qu'il n'aime que les richeſſes: ne desfait que les riches, qui ſe viennent preſenter comme devant le boucher, pour s'y offrir ainſi pleins & refaits, & luy en faire envie. Ces ſavorits ne ſe doyvent pas tant ſouvenir de ceux qui ont gaigné autour des Tyrans beaucoup de biens, comme de ceux qui ayans quelque temps amaſſé, puis aprés y ont perdu & les biens & la vie. Il ne leur doit pas venir en l'eſprit, combien d'autres y ont gaigné de richeſſes, mais combien peu ceux-là les ont gardées. Qu'on deſcouvre toutes les anciennes hiſtoires, qu'on regarde toutes celles de noſtre ſouvenance, & on verra tout à plein, combien eſt grand le nombre de ceux qui ayans gaigné par mauvais moyens l'oreille des Princes, & ayans ou employé leur mauvaiſtié ou abuſé de leur ſimpleſſe, à la fin par ceux-là meſmes ont eſté aneantis, & autant que ils avoyent trouvé de facilité, pour les eſlever, autant puis aprés y ont-ils trouvé d'inconſtance pour les y conſerver. Cer-

tainement en si grand nombre de gens, qui ont esté jamais prés des mauvais Roys, il en est peu, ou comme point, qui n'ayent essayé quelquefois en eux-mesmes la cruauté du Tyran, qu'ils avoyent devant attisée contre les autres: le plus souvent s'estans enrichis, sous ombre de sa faveur, des despouilles d'autruy, ils ont eux-mesmes enrichy les autres de leur despouille.

Les gens de bien mesmes, si quelquefois il s'en trouve quelcun aimé du Tyran, tant soyent-ils avant en sa grace, tant reluise en eux la vertu & integrité, qui voire aux plus meschans donne quelque reverence de soy, quand on la void de prés: mais les gens de bien mesmes ne sauroyent durer, & faut qu'ils se sentent du mal commun, & qu'à leurs despens ils esprouvent la Tyrannie. Un Seneque, (50) un Burre, un Trazée, (51) ceste terne de gens de bien, desquels mesme les deux leur mauvaise fortune les approcha d'un Tyran, & leur mit en main le maniement de ses afaires: tous deux estimez de luy, & cheris, & encore l'un l'avoit nourri, & avoit pour gage de son amitié, la nourriture de son enfance: mais ces trois-là sont suffisans tesmoins par leur cruelle mort, combien il y a peu de fiance en la faveur des mauvais maistres. Et à la verité, quelle amitié peut-on esperer

(50) *Un Burrhus, un Thraseas.*

(51) Ce *Trio*, pourroit-on dire aujourd'hui, s'il étoit permis d'employer le mot de *trio* dans un sens grave & serieux, ce que l'Usage défend absolument.

en celuy, qui a bien le cœur ſi dur, de haïr ſon Royaume, qui ne fait que luy obeyr; & lequel, (52) pour ne ſe ſavoir pas encores aimer, s'appovrit luy-meſme, & deſtruit ſon Empire?

Or ſi on veut dire, (53) que ceux-là pour avoir bien veſcu ſont tombez en ces inconveniens, qu'on regarde hardiment autour (54) de celuy-là meſme, & on verra que ceux qui vindrent en ſa grace, & s'y maintindrent par meſchancetez, ne furent pas de plus longue durée. Qui a ouy parler d'amour ſi abandonnée, d'affection ſi opiniaſtre? Qui a jamais leu d'homme ſi obſtinément acharné envers femme, que de celuy-là envers Poppée? Or fut elle aprés (55) empoiſonnée par luy-meſme.

(52) Car un Roi qui auroit les yeux ouverts ſur ſes interêts, ne ſauroit s'empêcher de voir, qu'en *appauvriſſant ſes Sujets, il s'appauvriroit auſſi certainement lui-même, qu'un Jardinier qui aprés avoir cueilli le fruit de ſes Arbres, les couperoit pour les vendre.* C'eſt ce qu'Alexandre le Grand comprit ſi bien, qu'il ſe fit une loi de n'impoſer aux Peuples qu'il conquit en Aſie, que le même tribut qu'ils avoient accoûtumé de payer à Darius, ſur quoi quelqu'un lui ayant remontré, qu'il pouvoit tirer de plus gros revenus d'un ſi grand Empire, il répondit, *Qu'il n'aimoit pas le Jardinier qui coupoit juſqu'à la racine des Choux dont il ne devoit cueillir que les feuilles.* Cette réponſe eſt fondée ſur le ſimple ſens commun : cependant on trouve dans l'Hiſtoire quantité de Princes qui ont mieux aimé ſuivre l'exemple du Jardinier qui s'aviſe ſottement de tarir lui-même la ſource de ſon revenu, que d'imiter la ſage moderation d'Alexandre, par laquelle il s'aſſûroit un fonds de richeſſes inépuiſable.

(53) *Que Burrhus, Seneque, & Thraſeas ne ſont tombez dans ces inconveniens que pour avoir été gens de bien.*

(54) De *Neron.*

(55) Selon *Suetone* & *Tacite*, Neron la tua d'un coup de pied qu'il lui donna dans le temps de ſa groſſeſſe. *Poppæam*, dit le premier dans la

Agrippine sa mere avoit tué son mary *Claude*, pour luy faire place en l'Empire. Pour l'obliger elle n'avoit jamais fait difficulté de rien faire ny de souffrir. Donc son fils mesme, son nourrisson, son Empereur fait de sa main, (56) aprés l'avoir souvent fallie, luy osta la vie: & n'y eut lors personne, qui ne dist, qu'elle avoit fort bien merité ceste punition, si c'eust esté par les mains de quelque autre, que de celuy qui la luy avoit baillée. Qui fut oncques plus aisé à manier, plus simple, pour le dire mieux, plus vray niaiz, que Claude l'Empereur? Qui fut oncques plus coiffé de femme que luy de Messaline? Il la mit enfin entre les mains du bourreau. La simplesse demeure tousjours aux Tyrans, s'ils en ont à ne savoir bien faire. Mais je ne say comment à la fin, pour user de cruauté, mesmes envers ceux qui leur sont prés, si peu qu'ils ayent d'esprit, cela mesme s'esveille. Assez commun est le beau mot (57) de cestuy-là, qui voyant la gorge descouverte de sa femme, qu'il aimoit le plus, & sans laquelle il sembloit

Vie de Neron, §. 35. *unicè dilexit. Et tamen ipsam quoque ictu calcis occidit.* Pour Tacite, il ajoûte que c'est plûtôt par passion que sur un fondement raisonnable, que quelques Ecrivains ont publié, que Poppée avoit été empoisonnée par Neron. *Poppæa*, dit-il, *mortem obiit, fortuitâ mariti iracundiâ, à quo gravida ictu calcis afflicta est. Neque enim venenum crediderim, quamvis quidam Scriptores tradant, odio magis quàm ex fide.* Annal. L. XVI. *ab initio.*

(56) Voyez *Suetone* dans la Vie de Neron, §. 34.

(57) De *Caligula*, lequel, dit Suetone dans sa Vie, §. 33. *Quoties uxoris vel amiculæ collum exoscularetur, addebat*, tàm bona cervix, simul ac jussero, demetur.

qu'il n'euſt ſceu vivre, il la careſſa de ceſte belle parole, *Le beau col ſera tantoſt couppé, ſi je le commande.* Voila pourquoy la pluſpart des Tyrans anciens eſtoyent communément tuez par leurs favorits, qui ayans conu la nature de la Tyrannie, ne ſe pouvoyent tant aſſeurer de la volonté du Tyran, comme ils ſe desfioient de ſa puiſſance. Ainſi fut tué Domitian (58) par Eſtienne, Commode (59) par une de ſes amies meſmes, (60) Antonin par Marin, & de meſme quaſi tous les autres.

C'eſt cela, que certainement le Tyran n'eſt jamais aimé, ny n'aime. L'amitié, c'eſt un nom ſacré, c'eſt une choſe ſaincte, elle ne ſe met jamais qu'entre gens de bien, ne ſe prend que par une mutuelle eſtime: elle s'entretient, non tant par un bienfait, que par la bonne vie. Ce qui rend un ami aſſeuré de l'autre, c'eſt la conoiſſance qu'il a de ſon integrité. Les reſpondans qu'il en a, c'eſt ſon bon naturel, la foy, & la conſtance. Il n'y peut avoir d'amitié, là où eſt la cruauté, là où eſt la desloyauté, là où eſt l'injuſtice. Entre les meſchans quand ils s'aſſemblent, c'eſt un complot,

(58) *Suetone*, dans la Vie de *Domitien*, §. 17.

(59) Qui ſe nommoit *Marcia:* Herodien, L. I.

(60) *Antonin Caracalla* qu'un Centurion nommé *Martial*, tua d'un coup de poignard, à l'inſtigation de *Macrin*, comme on peut voir dans *Herodien*, L. IV. vers la fin.——C'eſt ſans doute l'Imprimeur qui a mis ici *Marin* au lieu de *Macrin.* Etienne de la Boëtie ne pouvoit pas ſe tromper au nom de *Macrin:* trop connu dans l'Hiſtoire, puiſqu'il fut élu Empereur à la place d'Antonin Caracalla.

non pas compagnie. Ils ne s'entretiennent pas, mais ils s'entrecraignent. Ils ne ſont pas amis, mais ils ſont complices.

Or quand bien cela n'empeſcheroit point, encores ſeroit-il mal-aiſé de trouver en un Tyran un'amour aſſeurée: parce qu'eſtant au deſſus de tous, & n'ayant point de compagnon, il eſt desja au de là des bornes de l'amitié, qui a ſon gibier en l'equité, qui ne veut jamais clocher, ains eſt tousjours eſgale. Voila pourquoy il y a bien (ce dit-on) entre les volleurs quelque foy au partage du butin, pource qu'ils ſont pairs & compagnons, & que s'ils ne s'entr'aiment, au moins ils s'entrecraignent: & ne veulent pas, en ſe deſuniſſant, rendre la force moindre. Mais du Tyran, ceux qui ſont les favorits, ne peuvent jamais avoir aucune aſſeurance, de tant qu'il a apprins d'eux meſmes, qu'il peut tout, & qu'il n'y a ny droit ny devoir aucun, qui l'oblige, faiſant ſon eſtat de compter ſa volonté pour raiſon, & n'avoir compagnon aucun, mais d'eſtre de tous maiſtre. Donques n'eſt-ce pas grand'pitié, que voyant tant d'exemples apparents, voyant le danger ſi preſent, perſonne ne ſe vueille faire ſage aux deſpens d'autruy? & que tant de gens s'approchent ſi volontiers des Tyrans, qu'il n'y ait pas un, qui ait l'adviſement & la hardieſſe de leur dire, ce que dit (comme porte le conte) le Renard au Lyon, qui faiſoit le malade: *je t'irois voir de bon cœur en ta taſniere: mais je voy aſſez de traces de*

bestes, qui vont en avant vers toy, mais en arriere qui reviennent, je n'en voy pas une.

Ces miserables voyent reluire les thresors du Tyran, & regardent tous estonnez les rayons de sa braverie, & allechez de ceste clarté ils s'approchent & ne voyent pas, qu'ils se mettent dans la flamme, qui ne peut faillir à les consumer. Ainsi le Satyre indiscret (comme disent les fables) voyant esclairer le feu trouvé par le sage Promethé, (61) le trouva si beau, qu'il l'alla baiser, & se brusler. Ainsi le Papillon, qui esperant jouyr de quelque plaisir, se met dans le feu, pource qu'il reluit, il esprouve l'autre vertu, cela qui brusle, ce dit le Poëte Lucan. Mais encores mettons que ces mignons eschappent les mains de celuy qu'ils servent. Ils ne se sauvent jamais du Roy, qui vient après. S'il est bon, il faut rendre compte, & reconnoistre au moins lors la raison. S'il est mauvais, & pareil à leur maistre, il ne sera pas, qu'il n'ait aussi bien ses favoris, lesquels communément ne sont pas contens d'avoir à leur tour la place des autres, s'ils n'ont encores le plus souvent & les biens & la vie. Se peut-il donc faire, qu'il se trouve aucun, qui en si grand peril, avec si peu d'asseurance,

(61) Ceci est pris d'un Traité de Plutarque, intitulé *Comment on pourra recevoir utilité de ses Ennemis*, ch. 2. de la Traduction d'Amyot, dont voici les propres paroles: *Le Satyre voulut baiser, & embrasser le feu la premiere fois qu'il le vid: mais Prometheus luy cria, Bouquin, tu pleureras la barbe de ton menton, car il brusle quand on y touche.*

vueille prendre ceste malheureuse place, de servir en si grand'peine un si dangereux maistre? Quelle peine, quel martyre est-ce, vray Dieu? Estre nuict & jour aprés pour songer pour plaire à un, & neantmoins se craindre de luy, plus que d'homme du monde: avoir tousjours l'œil au guet, l'oreille aux escoutes, pour espier d'où viendra le coup, pour descouvrir les embuches, pour sentir la mine de ses compagnons, pour advifer qui le trahit, rire à chascun, se craindre de tous, n'avoir aucun ni ennemy ouvert, ny amy asseuré: ayant tousjours le visage riant & le cœur transy: ne pouvoir estre joyeux, & n'oser estre triste?

Mais c'est plaisir de considerer, qu'est-ce qui leur revient de ce grand tourment, & le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine & de ceste miserable vie. Volontiers le peuple du mal qu'il souffre, n'en accuse pas le Tyran, mais ceux qui le gouvernent. Ceux-là, les peuples, les Nations, tout le monde à l'envy, jusques aux paysans, jusques aux laboureurs, ils savent leurs noms, ils deschiffrent leurs vices: ils amassent sur eux mille outrages, mille vilenies, mille maudissons. Toutes leurs oraisons, tous leurs vœux sont contre ceux-là. Tous les malheurs, toutes les pestes, toutes les famines, ils les leur reprochent: & si quelquefois ils leur font par apparence quelque honneur, lors mesmes ils les maugréent en leur cœur, & les ont en horreur plus estrange, que les bestes sauvages. Voila la gloire, voila l'honneur

qu'ils reçoyvent de leur ſervice envers les gens, deſquels quand chaſcun auroit une piece de leur corps, ils ne ſeroyent pas encores (ce ſemble) ſatisfaits, ny à demy ſaoulez de leur peine. Mais certes encores aprés qu'ils ſont morts, ceux qui viennent aprés, ne ſont jamais ſi pareſſeux, que le nom de ces (62) *Mange-peuples* ne ſoit noircy de l'encre de mille plumes, & leur reputation deſchirée dans mille Livres, & les os meſmes, par maniere de dire, trainez par la poſterité, les puniſſant encores aprés la mort de leur meſchante vie. Apprenons donques quelquefois, apprenons à bien faire. Levons les yeux vers le Ciel, ou bien pour noſtre honneur, ou pour l'amour de la meſme vertu, à Dieu tout-puiſſant, aſſeuré teſmoin de nos faits, & juſte Juge de nos fautes. De ma part, je penſe bien, & ne ſuis pas trompé, puis qu'il n'eſt rien ſi contraire à Dieu tout liberal & debonnaire, que la tyrannie: qu'il reſerve bien là-bas à part pour les Tyrans & leurs complices, quelque peine particuliere.

(62) C'eſt le titre qu'on donne à un Roi dans *Homere* (Δημόβορος βασιλεὺς, *Iliad.* A. vſ. 341.) & dont *La Boëtie* regale trés-juſtement ces Premiers Miniſtres, ces Intendans ou Surintendans des Finances qui par les impoſitions exceſſives & injuſtes dont ils accablent le Peuple, gâtant & depeuplant les Païs dont on leur a abandonné le ſoin, font bien-tôt d'un puiſſant Royaume où fleuriſſoient les Arts, l'Agriculture, & le Commerce, un Deſert affreux où regne la Barbarie, & la Pauvreté, jettent le Prince dans l'indigence, le rendent odieux à ce qui lui reſte de Sujets, & mépriſable à ſes Voiſins. Ce ſont là des *Mangeurs de Peuple* qui aiment bien moins les Hommes qu'un Jardinier n'aime les Arbres de ſon Jardin. Auſſi ne ſongent-ils qu'à profiter du degât qu'ils font, ſans ſe mettre en peine de ce qui pourra arriver au Jardin, ou au Maître du Jardin.

F I N.

